

Le chef de la délégation allemande va conférer à Spa avec les conseillers financiers de Berlin.

LE COMTE BROCKDORFF-RANTZAU EST PARTI HIER POUR SPA

# EXCELSIOR

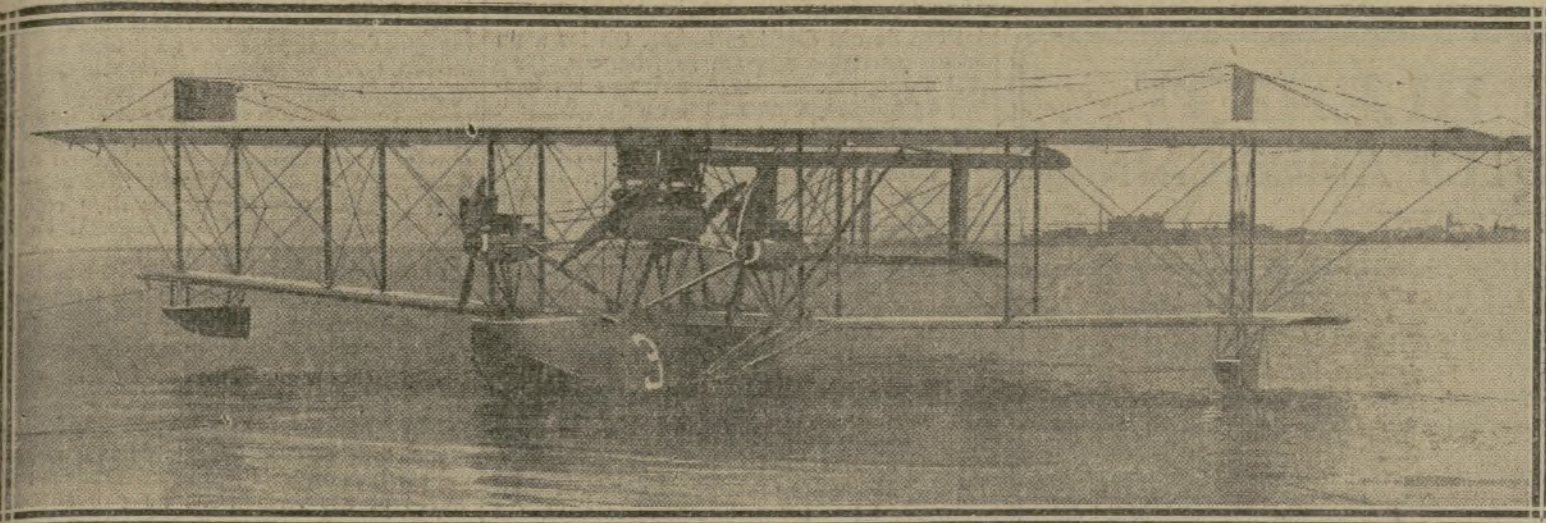
10<sup>e</sup> Année. — N° 3.101. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. — « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON  
Pierre Lafitte, fondateur. Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris. 20, rue d'Enghien, Paris.

DIMANCHE  
**18**  
MAI  
1919

Toutes les misères véritables sont intérieures et causées par nous-mêmes. Nous croyons faussement qu'elles viennent du dehors. Mais nous les formons au dedans de nous, de notre propre substance.  
ANATOLE FRANCE.

## L'Océan Atlantique traversé de Terre-Neuve aux Açores

LE «N-C-4» A COUVERT 2.187 KILOMETRES. — LE «N-C-1» ET LE «N-C-3» ONT SUIVI DE PRÈS



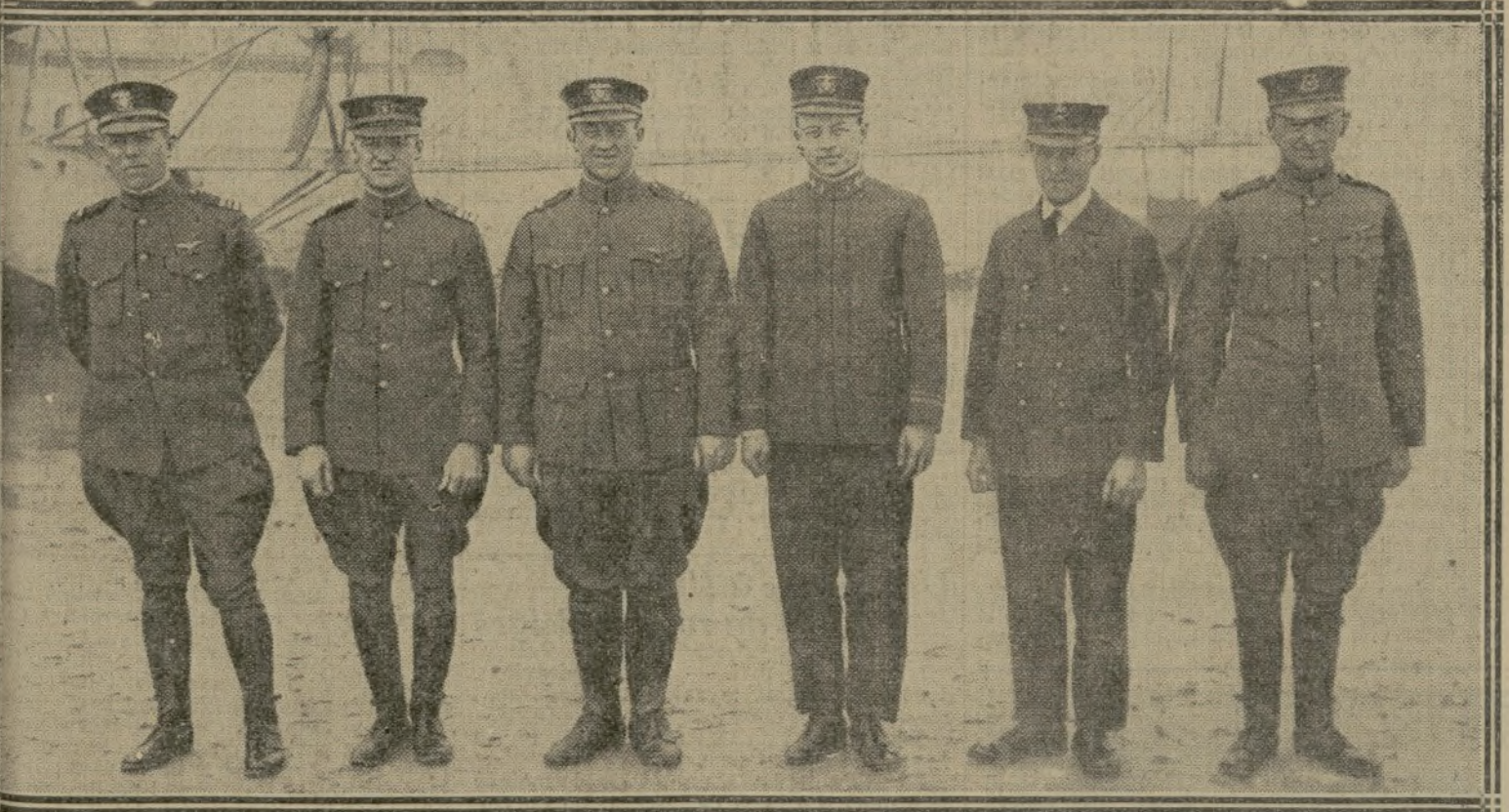
UN DES APPAREILS PARTIS VENDREDI SOIR DE TERRE-NEUVE : LE «N-C-3», SUR SES FLOTTEURS



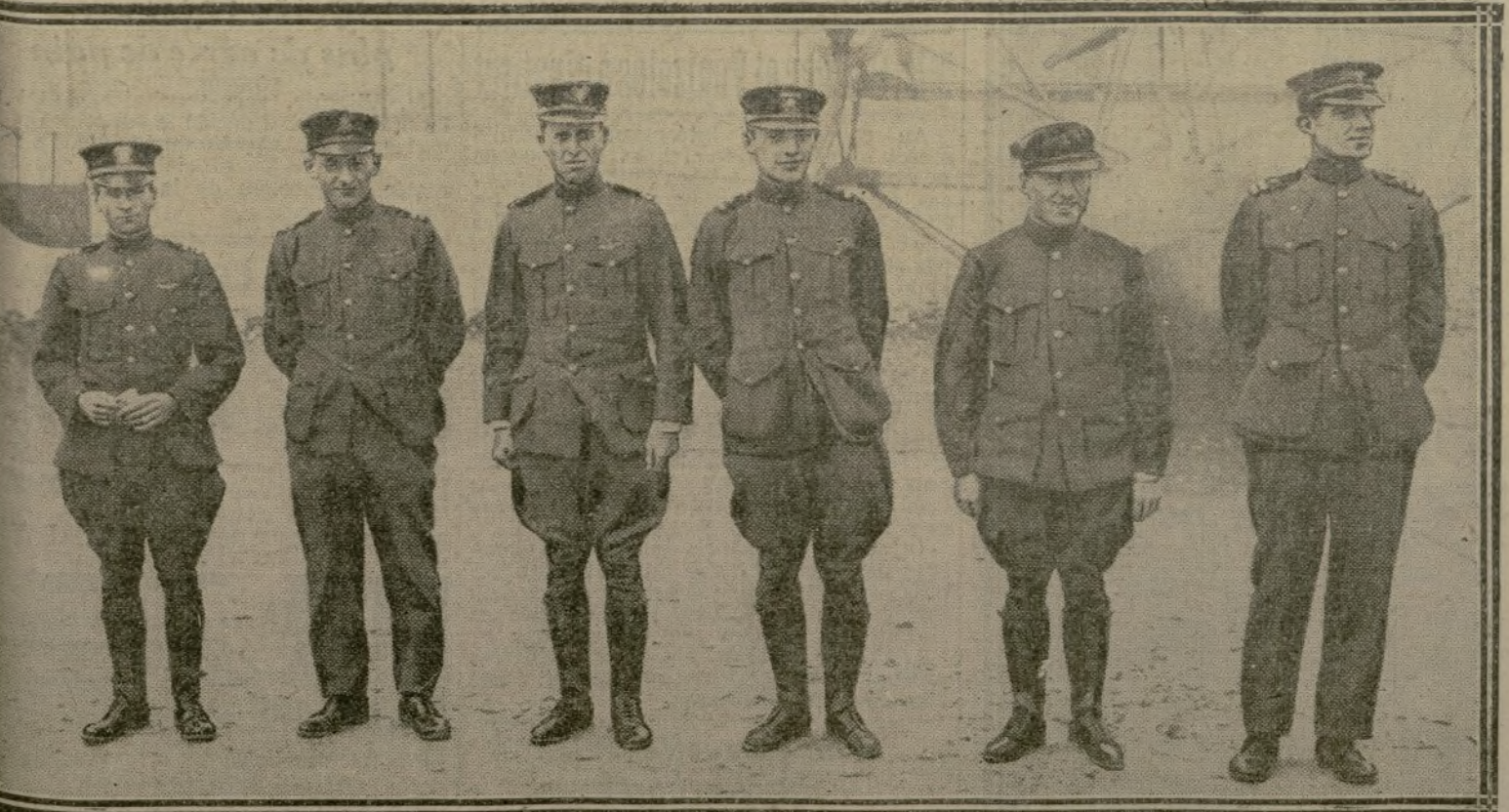
1<sup>re</sup> ÉTAPE : TERRE-NEUVE-LES AÇORES; 2<sup>e</sup> ÉTAPE : LES AÇORES-LISBONNE



ÉQUIPAGE DU «N-C-1». A GAUCHE, LE COMMANDANT TOWERS, CHEF DE TOUTE L'ESCADRILLE



ÉQUIPAGE DU «N-C-3». A GAUCHE, LE COMMANDANT : LIEUTENANT P. N. L. BELLINGER



ÉQUIPAGE DU «N-C-4». A GAUCHE, LE COMMANDANT : LIEUTENANT A. C. READ  
La traversée de l'Atlantique sort de l'hypothèse. Des trois hydravions, partis vendredi à 22 h. 10 de Terre-Neuve, l'un est arrivé aux Açores. Le «N-C-4» a effectué les 2.187 kilomètres de cette première étape en 14 heures 13 minutes. Voici, de gauche à droite, les triomphateurs de ce vol sans précédent. Pour le «N-C-1» : C<sup>t</sup> Towers; C<sup>t</sup> Richardson et L<sup>t</sup> Cullough, pilotes; L<sup>t</sup> Lavender, télégraphiste; ingénieur



L'«AMIRAL» TOWERS, QUI A ORGANISÉ LE RAID ET COMMANDE LE «N-C-1»  
Moore, et pilote de réserve B. Rhodes. Pour le «N-C-3» : L<sup>t</sup> Bellinger; L<sup>t</sup> Mitscher et L<sup>t</sup> Barin, pilotes; L<sup>t</sup> Sadenwater, télégraphiste; ingénieur Kesler, et pilote de réserve Christensen. Pour le «N-C-4» : L<sup>t</sup> Read; L<sup>t</sup> Stone et L<sup>t</sup> Hinton, pilotes; enseigne Rodd, télégraphiste; ingénieur Howard, et pilote de réserve L<sup>t</sup> Brees. Le commandant Towers, qui présida à l'organisation de la traversée, a reçu le surnom d'«amiral».



## L'AMIRAL RONARCH EST AVANT TOUT UN HOMME D'ACTION

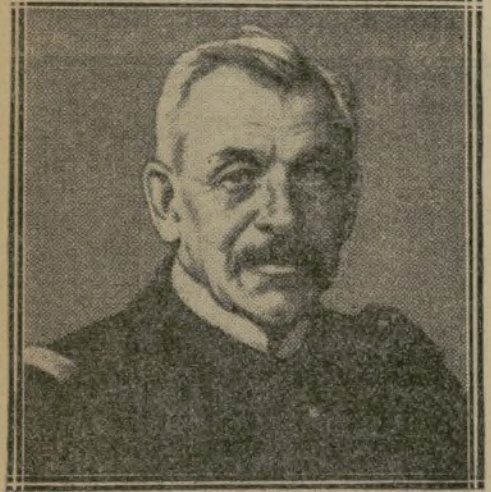
Le nouveau chef d'état-major de la Marine, qui a pris possession de ses fonctions hier, saura faire face aux problèmes navals que posera la paix, comme il a su agir énergiquement pendant la guerre.

### UNE CARRIÈRE BIEN REMPLIE

Un homme d'action... C'est ainsi que l'on peut définir, en quatre mots, l'amiral Ronarch, qui a pris, hier, les fonctions de chef d'état-major général de la marine. Aussi, sa désignation est-elle fort heureuse, car, au lendemain de la guerre, le chef d'état-major général aura beaucoup de choses à organiser, pour faire face à la situation, à certains égards toute nouvelle, créée par l'exécution des clauses navales du traité de paix.

Ce chef énergique, actif, clairvoyant, sachant entraîner les hommes, galvaniser les bonnes volontés et utiliser les compétences, est à même d'adapter notre marine nationale au rôle qu'elle devra jouer demain. Mais cet homme d'action est, dans le privé, un modeste, un silencieux et... un timide. J'ai eu cette impression très nette, lors de la trop brève entrevue qu'il a bien voulu m'accorder hier, et au cours de laquelle j'ai eu deviner, sous la brusquerie affectée et cependant souriante de l'acueil, l'être de haute valeur qui a la pudeur d'étaler son « moi » et d'être très bon qui se méfie de son affabilité naturelle.

Pas d'interview, monsieur, je vous en



L'AMIRAL RONARCH

prie, pas d'interview ! s'écria-t-il. J'arrive à peine ; j'ai mille choses en tête... Épargnez-moi... Cependant, amiral, si vous voulez taire vos projets pour l'avenir, que ne me parlez-vous du passé, de vos souvenirs ?... — Encore moins ! On a beaucoup trop parlé de moi !... N'insistez pas... Je n'insistai pas, en effet ; mais j'avais surpris, dans la flamme du regard très fin, dans le sourire vite réprimé, et dans les traits échauffés à l'admiration, le secret de son silence : ce modeste trouve qu'on a trop parlé de lui.

Eh bien ! moi qui n'en puis pas penser, il n'est pas inutile de dire au public ce qu'est celui que l'on a choisi pour le poste considérable de chef d'état-major général de la marine française. Après la campagne de Chine, où le lieutenant de vaisseau Ronarch fit partie de la colonne de secours conduite par l'amiral Sémov et où il se signala par un courage et une énergie exceptionnels, il fut nommé, à treize-cinq ans, capitaine de frégate et appelé au commandement supérieur des flottilles de torpilleurs et de sous-marins de l'Océan. Cependant, la guerre russo-japonaise survint et modifia profondément les idées préconçues en matière de tactique navale : elle révéla notamment l'importance considérable des mines sous-marines, et le commandant Ronarch (dans l'intervalle il avait été nommé capitaine de vaisseau) fut chargé d'étudier, dans le secret le plus rigoureux, le nouveau problème qui se posait.

El ce fut lui qui imagina d'utiliser, comme dragueurs de mines, les chalutiers existant en abondance dans la marine de commerce et que l'on pourrait employer immédiatement en cas de mobilisation. On sait comment cette idée fut mise en pratique et combien les chalutiers dragueurs de mines rendirent de services pendant la guerre, mais on ignore généralement à quel point le mérite de leur utilisation.

Lorsque la guerre éclata, Ronarch venait d'être nommé contre-amiral, à quarante-neuf ans. L'épopée des fusiliers marins Dès le mois d'août 1914, il prit le commandement de la brigade de fusiliers marins qui venait d'être créée. Le 8 octobre, cette brigade arrivait à Gand, au moment où l'armée belge, sortie d'Anvers, essayait d'échapper à l'étreinte ennemie. Pour lui permettre de réaliser ce dessein, l'amiral Ronarch reçut l'ordre de tenir à Gand pendant deux jours, ce qui semblait la dernière limite du possible : il tint durant soixante heures ! Et quelques jours plus tard, après une retraite héroïque, les deux régiments de fusiliers marins étaient à Dixmude, avec l'ordre de tenir quatre jours. Cette fois, ils tinrent vingt-cinq jours, et lorsqu'ils se résignèrent à repasser l'Yser, les renforts étaient arrivés, les inondations tendues, la route définitivement barrée.

Plus tard, lorsque la brigade fut dissoute, après quinze mois de combats héroïques, l'amiral Ronarch fut chargé d'organiser, dans la Manche et dans la mer du Nord, la défense contre les sous-marins, puis nommé commandant en chef des flottilles dans la zone des armées, avec le grade de vice-amiral.

Dans ce rôle, il rendit encore d'éminents services ; mais il reste surtout, pour le public français, l'homme de Dixmude, et nos alliés belges l'ont bien compris, qui l'ont acclamé vigoureusement, quelques jours avant l'armistice, lors de l'entrée à Gand du roi Albert I<sup>er</sup>, qu'accompagnait l'amiral Ronarch : là où il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur... — LÉON GROC.

1<sup>er</sup> CHAPELIER  
**León**  
RUE DAUNOU  
ET CHAMPS-ÉLYSÉES

# IL N'Y A PLUS D'Océan

## UN HYDRAVION AMÉRICAIN A FRANCHI L'ATLANTIQUE DE TERRE-NEUVE AUX AÇORES

Piloté par le lieutenant Read, il a effectué le parcours de 2.187 kilomètres en 15 h. 13 m. Deux autres appareils le suivaient à courte distance.

### AUJOURD'HUI LES AVIATEURS SONT ATTENDUS A LISBONNE

#### M. LOUIS BLÉRIOT SALUE LES PILOTES AMÉRICAINS

Nous avons prié M. Louis Blériot, le héros de la traversée de la Manche, de nous dire son sentiment sur l'admirable exploit accompli par les aviateurs américains.

Voici en quels termes celui qui, le premier, vola au-dessus des flots apprécie ce raid audacieux :

La magnifique performance qui vient d'être réalisée provoque, dans le monde entier, une grande admiration pour les aviateurs américains qui l'ont accomplie.

Je joins mon hommage personnel à tous ceux qui leur sont adressés, et j'espère qu'ils n'y seront pas insensibles. Mieux que personne, en effet, j'apprécie la valeur de leur prouesse, car je suis un des vétérans dans l'histoire de l'aviation.

Il y aura dix ans, le 25 juillet prochain, que j'ai accompli cette traversée de la Manche, qui semblait, en 1909, un exploit extraordinaire. Que de chemin parcouru depuis ! Et quelle petite envolée j'ai accomplie là, en comparaison de la traversée de l'Atlantique ! Pour moi, c'était une question de minutes ; pour eux, ce fut une question de longues heures...

Ainsi, en dix années, l'aviation a pu faire ce progrès inouï en trois étapes : passage de la Manche, passage de la Méditerranée, passage de l'Atlantique. Car la performance de Garros a marqué, elle aussi, une date inoubliable dans l'histoire de la navigation aérienne, et il serait injuste de ne pas évoquer aujourd'hui le souvenir de ce grand aviateur.

Ce sont assurément les moteurs multiples et à grande puissance qui ont permis à d'audacieux pilotes de s'élancer au-dessus de l'Océan, et ce n'est point diminuer leur mérite que de le dire.

Lorsque j'ai franchi la Manche, j'avais un moteur de 20 chevaux pour un appareil de 15 mètres carrés ; les appareils actuels sont munis de moteurs tels que la puissance est de 10 à 15 chevaux par mètre carré de surface.

Or, si le mérite immense d'avoir traversé l'Océan revient aux Américains, il convient de rappeler, tout en leur exprimant notre admiration, que l'aviation française a contribué pour la plus grande part au perfectionnement des appareils aériens. Avant et pendant la guerre, la France a tenu la première place en matière d'aéronautique, tant au point de vue de la construction qu'au point de vue de la valeur des pilotes.

Unissons donc, dans notre reconnaissance émue, aux Américains qui ont réalisé l'admirable exploit les Français qui leur ont préparé les voies.

LOUIS BLÉRIOT.

La durée du vol a été de 15 h. 13 m. Horta-Vol est le chef-lieu de l'île Fayal, et situé au nord-est de cette île.

**Lisbonne les attend**  
LISBONNE, 17 mai. — Les hydroplanes américains sont attendus à Lisbonne demain dimanche après-midi.

#### Le dirigeable « C-5 » demeure introuvable

SAINT-JEAN-DE-TERRE-NEUVE, 17 mai. — Le destroyer Edwards n'a pas retrouvé l'épave du dirigeable américain C-5.

On croit que le vapeur qui en signala la chute prit un iceberg pour l'épave de l'aéronef et poursuivit son voyage lorsqu'il s'aperçut de son erreur. Le destroyer commença d'abord la même erreur, jusqu'à ce qu'il eût finalement découvert que l'objet dont il suivait la trace était un iceberg éclairé par la lune.

On a perdu tout espoir de retrouver le dirigeable.

#### Une grande date

La journée d'hier 17 mai marquera une des grandes dates de l'histoire du monde. Après avoir cru pendant des siècles que le domaine de l'air leur était interdit et que les audacieux imitateurs d'Icare périraient victimes d'un même sort, les hommes, en quelques lustres, se sont victorieusement affranchis de la fable antique et terrifiante. Sans remonter à Montgolfier, rappelez-vous, tout près de nous, les essais de Santos-Dumont, ceux de Wilbur Wright, puis Védérine et son raid Paris-Madrid, et encore Blériot traversant la Manche, Garros la Méditerranée, et les prouesses d'hier, inoubliables.

Aujourd'hui, dans son esprit profondément sportif, notre ami l'Amérique va plus loin encore. Ses fils, les premiers, tentent la traversée de l'Atlantique.

Et ce beau dimanche, ce glorieux dimanche, Lisbonne attend les intrépides navigateurs aériens, s'apprêtant à les fêter.

L'entreprise était ardue, au point de sembler folle, la plus ardue qui ait jamais séduit l'imagination, le courage et la science des hommes. Comment s'étonner qu'il y ait plusieurs faux départs pour un tel voyage ? Que de difficultés, d'empêchements et de précautions, que de contingences de toutes sortes, prévues ou imprévues ! Il fallait surtout compter avec le temps, ce maître capricieux de l'espace aérien, ce dispensateur souverain des vents favorables ou contraires. Après avoir tout calculé et tout pesé, la volonté américaine a vaincu. Une telle victoire secourra le vieux monde d'un long frisson d'admiration. Quant à nous, Français, qui avons pris une si large part à la conquête de l'air, il nous plaît, en l'occurrence, de mêler à notre émerveillement l'hommage d'une vieille sympathie, encore toute rajeunie d'hier.

Nous parlons plus haut des difficultés énormes qu'ont eu à vaincre les héros de la traversée. Elles suffiraient à expliquer les ten-

tatives de ces derniers temps. On les a pu croire infructueuses. On se trompait. L'esprit d'organisation des Américains les mettait à profit, pour ne rien laisser au hasard. Ils observèrent les courageux essais de l'aviateur australien Harry Hawker, contre qui s'acharnaient les mauvais temps. Ils ne laissèrent rien perdre non plus de ce que leur devoir leur imposait de leurs propres expériences de ces dernières semaines. Des destroyers jalonèrent leur course de 60 milles en 60 milles. Les appareils étaient munis en quantité voulue de puissants moteurs, des 440 HP. Enfin, vraisemblablement, il ne sera plus désormais nécessaire de recourir aux navires de guerre pour assurer la sécurité des aviateurs transocéaniques. On possèdera, grâce à l'expérience de ce jour, l'instrument idéal, que l'on pourrait appeler un indicateur de ligne par sans fil et grâce auquel les divers phénomènes météorologiques perdent presque tous leurs effets terrifiants. On pourra se passer d'observer le soleil et les étoiles.

Et les brouillards, les brumes, la pluie, la grêle seront comme s'ils n'étaient pas. L'instrument indique la direction, et un bon atterrissage devient une certitude. Si vraiment nos amis américains sont en possession de cette admirable découverte, et tout porte à le croire, quelle arme merveilleuse ils auront fournie à l'homme dans sa lutte éternelle contre les éléments !

Il serait injuste de ne point rappeler que les trois hydravions qui ont traversé l'Atlantique sont des appareils Curtiss. Ils mesurent vingt et un mètres de long. Leur envergure est de trente mètres. La puissance de leurs trois moteurs, nous le disons plus haut, est de 440 HP, et leur vitesse maximum est de 185 kilomètres. Nous ne tarderons pas à connaître quelle vitesse moyenne ils ont donnée au cours de la performance qu'ils viennent d'accomplir.

Et, maintenant, on pourra se demander si le succès de ce raid — car nous voulons espérer qu'il sera complet — implique la solution définitive du problème de l'aviation transocéanique. Ce serait peut-être beaucoup s'avancer. Un transport commercial régulier au-dessus de l'Océan exigeait que les avions fussent équipés de manière à pouvoir voler d'un continent à l'autre, sans accident, par leurs propres moyens de navigation. Or, il paraît bien que ce soit là le cas des trois hardis pilotes Read, Bollinger et Towers. Mais, pour les imitateurs qu'ils ne sauraient manquer de susciter bientôt, il faut attendre pour savoir si l'on doit considérer comme une victoire définitive la triomphale expérience de ce jour.

**Le premier vainqueur**

Le lieutenant commandant Read, dont l'appareil a atterri, le premier, aux Açores, est considéré comme un des meilleurs pilotes de la marine américaine. Officier de carrière, il sortit, en 1907, de l'Académie maritime avec des notes particulièrement élogieuses. Pendant quatre années il a commandé la station de Wyoming à Floride, station qu'il avait lui-même entièrement organisée.

**Le record du monde pour le looping**

WASHINGTON, 17 mai. — Le record du monde pour le looping en avion a été gagné aujourd'hui, au champ d'aviation de Cresskill (Floride), par le lieutenant R.-J. Johnson, qui a bouclé 457 fois la boucle en 1 h. 54 m. 10 s.

Le lieutenant Johnson montait un appareil de chasse Lapère, à deux places. Il avait comme passager le lieutenant M.-R. Woodward.

**Une panne à l'avion du roi des Belges**

LONDRES, 17 mai. — Deux hydravions, dont l'un portait le roi des Belges, sont allés, hier, de Folkestone à Dartmouth (Devonshire), où l'un des fils d'Albert I<sup>er</sup> est élevé à l'Ecole navale.

En cours de route, une panne de moteur se produisit à bord de l'hydravion du roi. Les appareils amériens alors ; le souverain fut transféré en mer sur l'hydravion en bon état et arriva heureusement à Dartmouth.

**M. Balfour et Venizelos à l'Institut**

Au cours d'un intéressant « comité secret » qu'elle a tenu hier, à l'issue de sa séance ordinaire, l'Académie des Sciences morales et politiques a examiné les titres de divers candidats proposés pour les deux sièges d'associés étrangers vacants, et du grand-due Nicolas Michailovitch, qu'il ne faut pas confondre avec son cousin, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, ancien généralissime des armées russes.

Cet examen terminé, elle a décidé qu'un seul candidat serait présenté à ses suffrages pour chacun de ces deux sièges.

Cette décision équivalant à une double élection par anticipation, il ne s'agissait plus que de savoir quels seraient les deux candidats présents pour présuumer quels seraient les deux élus.

Or, nous avons appris de plusieurs membres de l'Académie que l'un des candidats présentés est, comme Excelsior l'avait déjà fait prévoir, M. Venizelos, et que l'autre est M. Balfour, l'éminent ministre anglais.

Les deux élections, qui auront lieu très prochainement, emporteront sans nul doute l'unanimité des suffrages.

**Une nouvelle crise du charbon ?**

M. Laval a fait connaître, hier, à M. Loucheur, ministre de la Reconstitution industrielle, son intention de lui poser, mardi, une question à la tribune de la Chambre sur l'insuffisance du ravitaillement en charbon de la région parisienne et sur les mesures immédiates qu'il compte prendre pour parer à cette crise.

## A LA CONFÉRENCE

### LE COMITÉ DES QUATRE S'OCCUPA HIER DE L'ASIE MINEURE

Il entendit notamment une délégation hindoue, qui lui fut présentée par M. Montagu et le maharajah de Bikanir. Le comte Brockdorff-Rantzau est parti hier pour Spa, afin d'y consulter les conseillers financiers.

### NOUVELLE NOTE ALLEMANDE

Les « Quatre » ont repris leurs réunions. M. Lloyd George étant de retour. Ils ont examiné la question de l'Asie-Mineure, pour laquelle on donne comme acquiescentes certaines solutions, alors qu'il n'en est rien encore. Ce qu'il importe de retenir des tentatives actuelles de la Conférence de la paix, c'est qu'il n'est nullement question d'un partage de la Turquie d'Europe et d'Asie. Il ne s'agit que de diviser en zones d'influence l'empire ottoman, avec attribution aux grandes puissances d'un rôle de conseil pour chacune d'elles. Il en est une, d'autre part, pour laquelle on préconise le maintien complet de l'autorité du sultan, dont l'indépendance dans cette région spéciale — à savoir le Nord de l'Anatolie — serait confiée à la protection de la France.

Il ne s'agit pas davantage de colonies. En quant aux mandats attribués aux puissances dans ces grandes zones d'influence, ils seront tout à fait différents de ceux qui ont été créés pour les colonies allemandes : des Turcs et des Arméniens ne peuvent être créés. C'est un fait.



LE LIEUTENANT INTERPRÈTE MANTOUX

administrés comme les peuplades de l'Est-Africain ou de l'Océanie.

A la réunion des « Quatre », le maharajah de Bikanir et M. Montagu, secrétaire d'Etat britannique pour l'Inde, ont pris la parole et exposé le point de vue des populations musulmanes de l'Inde. Ces populations jouent un rôle très important dans la communauté musulmane mondiale et elles envisageraient pas sans un certain mécontentement une modification trop accusée de l'Empire ottoman. C'est un élément du problème dont il importera de tenir compte.

A Versailles, les Allemands ont fait remettre à un courrier de la Conférence la contre-note qu'ils avaient annoncée au sujet du bassin de la Sarre ; elle est accompagnée d'une annexe. Elle reprend les arguments économiques de la précédente note, dont nous avons donné hier, un extrait, et laisse de côté l'aspect politique de la question.

Le comte Brockdorff-Rantzau est parti hier. Mais il n'est parti ni pour longtemps ni pour une destination éloignée. Il est allé conférer, à Spa, avec les délégués financiers allemands, et sera de retour à Versailles dans la nuit de lundi à mardi.

Du côté du problème de l'Adriatique, toujours le statu quo ; pas encore de progrès à enregistrer.

La vérification des pouvoirs des plénipotentiaires autrichiens aura lieu demain lundi, à 3 heures de l'après-midi, à Saint-Germain-en-Laye, sous la présidence de M. Cambon. — JEAN MENEVAL.

#### Au secrétariat de la Société des nations

On prête au gouvernement français l'intention de désigner M. Jean Monnet et Paul Mantoux au secrétariat permanent de la Société des Nations.

M. Jean Monnet, qui représentait avant la guerre des intérêts commerciaux français aux Etats-Unis, participa à l'organisation des missions économiques interalliées de Londres ; il fit partie, notamment, du comité permanent des transports maritimes. M. Paul Mantoux est un universitaire ; il est connu surtout du public comme interprète de la Conférence de la paix ; il prit part également à un grand nombre de conférences politiques des Alliés. Avant la guerre, il occupait la chaire d'économie moderne au King's College de Londres.

#### Le 1<sup>er</sup> juin plus de carte de pain

M. Vilgrain, sous-secrétaire d'Etat au Ravitaillement, a décidé la suppression des cartes de pain à partir du 1<sup>er</sup> juin. La nouvelle sera rendue officielle dès que sera réglée la question de la répartition des farines.

#### NUL NE CONTESTERA

de ceux qui viennent chez Cima qu'il est un des restaurants les plus sélects de Paris. Le luxe de ses salons n'a d'égal que la qualité de sa cuisine, et c'est pourquoi CIMA ne compte que de fidèles habitués : 50 bis, rue Pierre-Charbon, Lombard et ses orchestres.

#### L'Hôtel-Restaurant du CHATEAU DE MADRID

au bois de Boulogne  
a fait sa réouverture. THE ORCHESTRE.

#### BUREAU AMÉRICAIN & FRANÇAIS

STOCK CONSIDÉRABLE  
Fautails tourmentés et bécassines, chaises bois courbé, coffres-forts  
Chaises verticales et à rotules - allongables - portables  
Tables en bois genre chêne ou acacia - Fautails cuir  
BUREAU DE LUXE. — Deux salons les Meubles de Bureau  
provenant de locations gratuites de la Société de Secours  
Garde-Meuble JANIARD, 61, rue Rochefort.

#### LINGE AMÉRICAIN HYATT



LES PIÈCES A CONVICTION DE L'AFFAIRE DES « FAUX RODINS »

## Ayuntamiento de Madrid



LES CONTES D'EXCELSIOR

## CELUI QUI NE REVIENT PAS

ABEL HERMANT

Serge avait un secret qu'il était obligé de garder pour lui tout seul. C'est un poids qu'à moins de seize ans on supporte avec fièvre, mais avec peine.

Voilà... Oh ! il avait déjà bien assez d'expérience pour savoir que son histoire était une banale. Elle l'eût été sans la guerre...

Il comptait parmi ses petits camarades cinq ou six garçons élevés comme lui par un père et une mère qui ne s'entendaient pas, qui avaient divorcé et, bientôt, chacun de son côté, refait leur vie. Il n'avait pas le sentiment d'être une exception ni un paria. Il n'avait pas honte de porter un autre nom que sa mère, chez qui pourtant il demeurait, et de n'entretenir avec son père que des relations de visites, deux fois par semaine, les jours de congé. C'était une situation qui ne lui paraissait pas contre nature.

Un de ses pères lui donnait même l'exemple d'en tirer de sérieux avantages, tantôt à la mère, le jeudi soir, les gâteries intéressées du père, au père les gâteries de la maman, piquant leur émulation et profitant de la concurrence. Ce gamin, avancé pour son âge, se vantait cyniquement de faire chanter les auteurs de ses jours. Il dégoûtait un peu Serge, plus délicat, peut-être plus intelligent.

L'intelligence et la justice, n'est-ce pas une seule et même vertu, chez les adultes, mais surtout chez les enfants ? L'équité de Serge était naïve, et sa clairvoyance admirable.

M. et Mme de Sancenis, qui ne s'accordaient guère, mais n'oubliant pas ce que des parents honnêtes doivent à un fils de huit ans, lui avaient donné le moins possible le spectacle de leurs querelles. Ils affectaient même en sa présence une espèce d'intimité. Les étrangers, c'était un miracle, n'avaient pas été moins discrets. Comment donc avait-il tout deviné, jusqu'aux raisons les plus laides d'une prétendue incompatibilité d'humeurs ? Les avocats eux-mêmes s'étaient dispensés de plaider l'indignité de M. de Sancenis. Serge, pourtant, ignorait pas que son père était un assez triste sire, ni de quel côté étaient tous les torts, les torts dont on parlait et ceux dont on ne pouvait pas parler.

Jamais Mme de Sancenis n'avait laissé devant Serge échapper une plainte : et il était digne de comprendre le sublime de ce silence ; mais, s'il le comprenait, c'est donc qu'il savait bien aussi qu'elle aurait eu le droit de se plaindre ? M. d'Ambrères, qu'elle avait épousé l'année suivante, était un homme scrupuleux, et il évitait avec le soin le plus touchant de donner le moindre ombrage à la tendresse, à la pitié filiale de Serge. Il l'élevait comme peu de frères véritables élevent leur fils, et il ne voulait pas être appelé « père ». Serge lui avait autant de gré de sa réserve que de sa bonté, et l'aimait de tout son cœur. Serge rendait justice à tout le monde, sans juger personne.

Quant à M. de Sancenis, il l'adorait simplement, il ne se méfiait pas de lui pardonner. L'indulgence de l'enfant est pour un père coupable la pire des outrages. Heureusement, il avait une bonne raison de l'adorer, cette passion n'avait pas besoin d'être aveugle, et elle s'accommodait avec la rigoureuse justice.

Pour Serge, et pour lui seul, cet egoïste et cet homme léger, qui n'avait su faire autour de lui que du mal, était capable des grâces du cœur les plus ingénieuses. Ce n'était pas la pitié, pour ainsi dire déclassée, qui a renoncé toutes ses responsabilités en même temps que ses devoirs, et qui profite de cette commodité pour se faire plus tendrement chérir. Il n'avait pas lieu d'être sévère ni de rappeler Serge au respect ; mais Serge sentait bien qu'il eût au besoin usé de l'autorité paternelle, et il l'en estimait davantage.

Il l'estimait ! Il n'ignorait pas que M. de Sancenis pouvait inspirer d'autres sentiments, mais rarement celui-ci ; et c'était pour lui un naïf orgueil de penser que, peut-être seul au monde, il estimait son père et avait raison de l'estimer. C'était une joie de jalousie satisfaite, une joie incomparable : car qui donc est plus jaloux que les enfants ? Il eût goûté aussi de l'orgueil, si le monde entier eût considéré M. de Sancenis comme un homme parfait ; mais il était plus flatté de cette perfection qui n'existe que pour lui seul.

Il n'en voulait pas même aux autres qui jugeaient mal M. de Sancenis. D'abord, les autres ne le jugeaient point mal : ils le condamnaient sur ses fautes. Ils n'étaient pas plus justes que Serge, qui l'admirait plus ses mérites, pour cette haute vertu de père dont le fils était le seul objet et le seul confident.

Et tel avait été le premier secret de Serge, en la neuvième année de son âge. Tous les secrets ne sont pas si légers.

Quatre ans plus tard, la guerre éclatait, au début des vacances, au moment que Serge allait partir en voyage avec M. de Sancenis ; car les tribunaux avaient décidé que le père aurait le mois d'août. M. de Sancenis, si jeune encore d'allure et de visage, mais libéré de toute obligation militaire, s'était engagé aussitôt et avait renvoyé Serge à Mme d'Ambrères. Il lui avait dit adieu gaïement :

— La guerre durera trois mois... Serge songeait : « Si je n'étais pas là, il aurait exprimé de se faire casser la figure. » Il avait confiance que son père voudrait vivre pour lui. Il n'en était pas moins certain qu'il le voyait pour la dernière fois, et sur un petit enfant de France n'a donné de meilleur cœur, mais d'un cœur plus déchiré, son père à la patrie.

Serge se disait : « Les autres n'auraient pas cru ça de lui ; moi, j'étais bien sûr... » Et parmi ses funèbres pressentiments, il trouvait encore moyen d'être jalousement fier, parce que seul il connaissait le grand cœur de l'homme léger.

Cependant, le malheur était arrivé, en octobre 1914, d'autant plus cruel qu'il ne s'abatait pas sur la maison, mais sur l'orphelin que nul n'avait le droit de consoler. M. et Mme d'Ambrères étaient incapables d'hypocrisie, et Serge ne l'eût point supportée. Il pensait : « Puis-je leur demander d'avoir autant de chagrin que moi ? Mais, je ne voudrais pas que personne eût autant de chagrin que moi ! »

On ne pouvait que respecter sa douleur muette. La renfermait en lui-même avec une force peu commune. C'est à lui que, sur la demande expresse du mourant, le capitaine de M. de Sancenis écrivait la nouvelle. Il lut la lettre sans pleurer, devant témoins ; il la relut dans sa chambre, en sanglotant. C'est à lui qu'on fit parvenir les reliques, le bracelet d'identité, et un peu plus tard, la croix de guerre posthume.

Il prit le deuil, puis il le quitta. Les années passaient, et Serge était devenu un jeune homme, et ceux qui veillaient sur lui en silence

**Situations**  
Brochure envoyée franco  
CIGIER rue de Rivoli, 53, PARIS

5 HEURES  
DU  
MATIN

# DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

## DEUX DES HYDRAVIONS LE "N.-C. 1" ET LE "N.-C. 3" SE SONT PERDUS EN MER DANS LE BROUILLARD

Quatre destroyers sont partis à la recherche du "N.-C. 1", au nord de l'île Fayal. On est sans nouvelles du "N.-C. 3" depuis 9 h. 17 du matin.

D'après une dépêche de son correspondant particulier de Londres, le *Petit Parisien* annonce que le N.-C. 1 (commandant Towers) ayant perdu sa route, se trouvait en difficultés vers 10 h. 30 à 200 milles environ au nord de l'île Fayal.

A ses appels, quatre destroyers sont partis ; mais il régna un épais brouillard qui rendit difficiles les recherches.

C'est entre les stations n° 20 et 21 que le N.-C. 1 aurait disparu.

Quant au N.-C. 3 (commandant Bellingier), il a été signalé lors de son passage entre les stations n° 17 et 18 : il se trouvait alors à

100 milles environ en arrière de ses compagnons de route.

Depuis 9 h. 17 du matin on est sans nouvelles de lui.

Le "N.-C. 4" ne partira qu'aujourd'hui pour Ponta-Delgada

WASHINGTON, 17 mai. — Le *Columbia*, en station à Horta, télégraphie que l'hydravion N.-C. 4, attendant un temps favorable, ne pense pas partir pour Ponta-Delgada avant demain.

## La Diète de Pologne refuse la démission de M. Paderewski

LONDRES, 17 mai. — On mande de Varsovie au *Morning Post* :

« M. Paderewski a offert sa démission. Elle n'a pas été acceptée par la Diète. Il avait, à Paris, promis à MM. Wilson et Lloyd George que les Polonais cesseraient leurs offensives ; mais la Diète, sous la direction des deux principaux leaders, qui sont d'anciens membres du Reichstag allemand, refusa de sanctionner cette promesse. »

« Lorsqu'il eut pris connaissance de la lettre de M. Paderewski assurant la livraison de vivres et de matières premières et par conséquent la reprise des industries textiles, le général Pilsudski se rangea à l'avis de M. Paderewski et donna contre-ordre pour le déclenchement de l'offensive dans l'est de la Galicie. »

La Diète refusa de sanctionner ce contre-ordre et les leaders de la Diète demandèrent au général Pilsudski de donner un nouvel ordre d'offensive à l'est de la Galicie, ce que fit le général Pilsudski, après consultation avec M. Paderewski. »

## Proclamation grecque aux habitants de Smyrne

ATHÈNES, 17 mai. — On mande de Smyrne :

Le colonel Zafirou, chef des troupes de débarquement, adresse à la population une proclamation disant :

« Je porte à votre connaissance que, par ordre de mon gouvernement, agissant de concert avec les Alliés, je procède à l'occupation militaire de Smyrne et des alentours. Cette occupation a pour but de garantir la sécurité de la population et non de priver les décisions du Congrès sur le sort d'un pays libéré depuis des milliers d'années à la Grèce. »

## Les élections en Espagne

MADRID, 17 mai. — Les ministres ont décidé de publier un décret abrogeant la suspension des garanties constitutionnelles relativement à l'exercice du droit de réunion pendant toute la durée de la période électorale.

## Le geste symbolique du Russe Knøller

Le 5 mars, à 10 heures du matin, dans la cour de l'Elysée, au moment où la voiture de M. William Martin, directeur du protocole, sortait, deux détonations retentirent. C'était un Russe, Moïse Knøller, qui venait de décharger par deux fois, en l'air, un revolver d'ordonnance.

Arrêté et désarmé sans la moindre résistance, il expliqua son acte par ces mots :

« C'est un geste symbolique pour protester contre l'intervention des Alliés en Russie, et l'internement dans des camps de concentration des anciens soldats russes. »

M. Joubaux, de la C. G. T., M. Hubert, du syndicat des terrassiers, et M. Pioch sont venus affirmer à la barre que Knøller est un libéraliste qui fut un propagandiste actif, mais qui depuis 1917, s'est tenu à l'écart de toute manifestation ; il occupait actuellement, après avoir été terrassier, un poste rémunérateur dans une fabrique de cartes postales.

La dixième chambre correctionnelle a infligé à Knøller six mois de prison pour « avoir profité d'arme de guerre. »

## UNE NOUVELLE VOITURE FRANÇAISE

Aujourd'hui dimanche et jours suivants, 93, avenue des Champs-Élysées, MM. Bailou, Decourcelle et Testenoire, directeurs de la Maison PARIS-AUTOMOBILE, présenteront au grand public la nouvelle voiture rapide BIGNAN-SPORT. Cette voiture, dont on dit le plus grand bien, est construite par Jacques Bignan, le fabricant de moteurs bien connu de Courbevoie, « Vite et Loix », et dont la devise est la « BIGNAN-SPORT ».

espéraient que le souvenir s'était, non pas effacé mais adouci. Lui-même le croyait et n'en était pas scandalisé ; mais il fut plus content de lui quand il sentit, le jour de la victoire, toute l'amertume du sacrifice dont il l'avait personnellement payé.

Ce n'était pas la dernière épreuve, ni la pire. Tous ceux dont les soldats aimés ne reviennent pas savent combien il est au-dessus des forces humaines d'assister au retour des autres. Et cette fois encore Serge était seul, et pour la première fois il faillit.

Il avait soutenu jusqu'au bout le mensonge de son oubli et de son insouciance. Personne à la maison ne se doutait que, depuis plusieurs semaines, il lisait attentivement les journaux et guettait les nouvelles de la démobilisation, comme s'il eût attendu quelqu'un. Mais, un matin, sa mère le vit si pâle et si défait qu'elle ne put s'empêcher de lui demander s'il était malade.

Il répondit tout bas :

— Non... C'est parce que papa devrait revenir aujourd'hui.

Sa voix tremblait, il ne put retenir ses larmes. — Maman, dit-il, je voulais te demander la permission... Je voudrais tant pour aujourd'hui, pour aujourd'hui seulement... Je voudrais me remettre en noir... si ça ne te fâchait pas...

ABEL HERMANT.

## EN ALLEMAGNE

## L'ÉTAT DE SIÈGE A ÉTÉ PROCLAMÉ A STETTIN PAR SUITE DE TROUBLES

Le nombre des tués et des blessés serait considérable, et les spartakistes auraient provoqué les désordres.

BALE, 17 mai. — On télégraphie de Berlin :

Des émeutes se sont produites à Stettin, au cours de la journée d'hier, et le gouvernement a dû faire proclamer l'état de siège.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, presque tous les magasins ont été pillés. Les tentatives spartakistes du mouvement s'affaiblissent de plus en plus. Les grenadiers ont riposté sans ménagement à une attaque de la foule, qui s'est repliée en emportant plusieurs morts.

Toute la nuit, les combats se sont poursuivis dans le centre de la ville. Le nombre des tués et des blessés est considérable, mais on ne peut donner un chiffre exact, tout compte rendu étant interdit aux journaux.

## On perquisitionne au domicile de la famille Landru

Grande-rumeur, hier matin, à Clichy, devant le n° 6 de la rue de Paris, où habite la famille Landru. M. Tanguy venait y perquisitionner, accompagné du fils de Mme Laborde-Line, la nouvelle disparue qui figure sur le carnet du Barbe-Bleue de Gambais sous le nom de Brésil. Cette dame possédait, jadis, un petit secrétaire Empire qui se trouve, comme par hasard, dans le logis de Landru. Il s'agissait de faire reconnaître ce meuble par le fils de Mme Laborde-Line. Il n'a pas eu un instant d'hésitation ; il l'a reconnu. M. Tanguy a recueilli dans un procès-verbal ce témoignage intéressant.

Le *New-York World* écrit que si la majorité républicaine du Congrès pense qu'elle peut déjouer le projet de Société des nations, ce sera le meilleur moyen d'inciter le président Wilson à demeurer au combat.

## Les Polonais forcent le Stochod

VARSOVIE, 16 mai. — Sur le front de Galicie orientale, l'offensive ukrainienne continue.

Sur le front de Wolhynie, nos troupes ont traversé le Stochod.

## La dernière lettre de miss Cavell

Le 6<sup>e</sup> conseil de guerre jugeait, hier, une affaire d'intelligence avec l'ennemi dans laquelle étaient impliqués quatre habitants de Trélon, qui, faute de preuves suffisantes, furent acquittés.

M. Missoffe, qui défendait l'un des inculpés, a lu, au cours de sa plaidoirie, un passage de la dernière lettre de miss Cavell. L'héroïne anglaise donnait à ses compagnons de la Croix-Rouge ce sage conseil : « Un mot encore : méfiez-vous des médicaments. Puis-je vous dire, aimant votre pays de tout mon cœur, que c'est la grande faute ici ? »

Ce témoignage posthume n'a pas été sans impressionner l'auditoire.

## La course cycliste Bordeaux-Paris

Le départ a eu lieu hier soir à Bordeaux

BOULOGNE, 17 mai. — Le départ de la vingt-cinquième course cycliste Bordeaux-Paris a été donné, ce soir, à 18 h. 30, au milieu d'une affluente énorme.

Vingt-six coureurs ont répondu à l'appel de leur nom sur trente-sept inscrits.

Les coureurs qui ne participeront pas à la course sont : Deruyter, Demange, Ménager, Noël Creven, Chevalier, Vandertuyt, Assé, Colin, Meynieu, Laplace et Denis.

## Sur le parcours

BARBIEUX, 17 mai (21 h. 45, 92 kilomètres). — Un peloton passe composé de vingt-trois coureurs. Duboc arrive quatre minutes après ce peloton.

## LE DÉPART DU COMTE BROCKDORFF-RANTZAU

### Il sera de retour à Versailles lundi soir

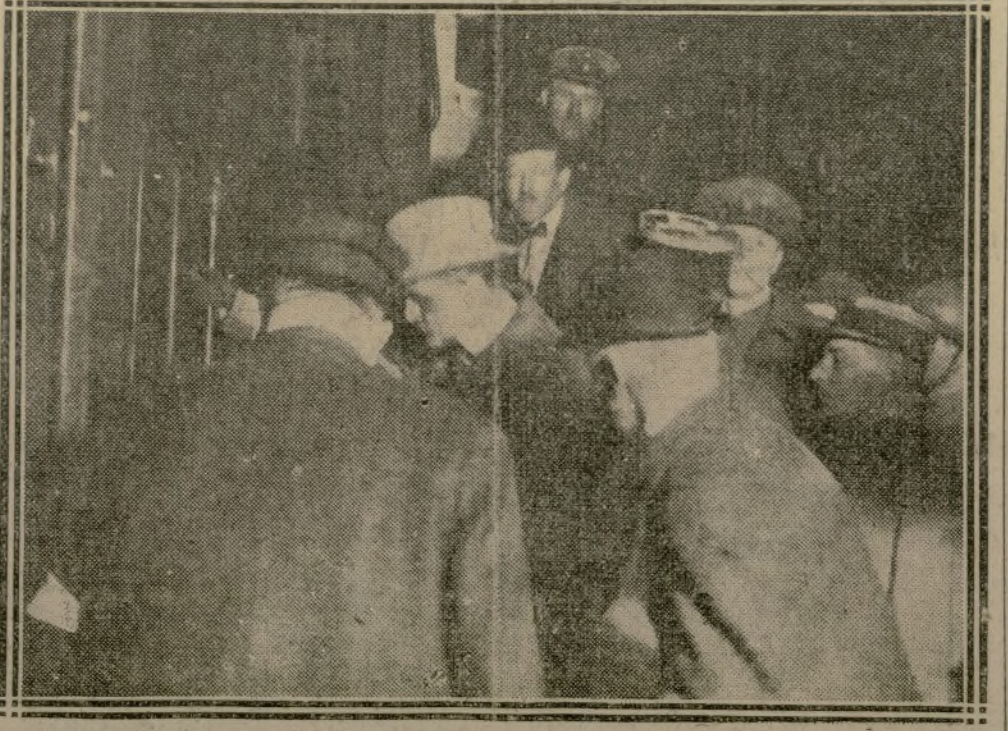
Accompagné d'un secrétaire et du lieutenant Bourgeois, adjoint au colonel Henry, le comte Brockdorff a quitté Versailles en auto, hier soir, à 21 h. 30, se rendant à Spa. Dans dix voitures suivaient neuf délégués financiers et quelques secrétaires.

A 22 h. 10, le comte Brockdorff arrivait à la gare du Nord et traversait le vaste hall sans avoir été remarqué.

On le conduisit immédiatement à la voie 6

où était rangé le train de Cologne, en tête duquel avaient été accrochés le wagon-salon du chef de la mission allemande et deux voitures à couchettes pour les personnalités de la suite.

Le comte Brockdorff a remercié le lieutenant Bourgeois et tout aussitôt, le personnel du train a abaissé tous les stores. 14 heures, le train a quitté la gare du Nord sans incident.



LE C<sup>te</sup> BROCKDORFF-RANTZAU MONTE DANS LE RAPIDE DE 23 HEURES

# TOUTOUNE ET SON AMOUR

ROMAN INÉDIT

par M<sup>me</sup> LUCIE DELARUE-MARDRUS

XVI

L'ombre du manoir (Suite)

Devant l'apparition, l'enfant, frappée comme d'épouvante, avait mis son poing sur sa bouche. Rosée assise à sa place, elle sentait qu'il lui était impossible de se lever, de dire une parole.

Il continuait d'avancer, comme si sa présence eût été toute simple parmi le petit charme de cette fin de déjeuner, parmi le printemps, parmi l'intimité tranquille de cette mère et de cette fille, douce félicité réfugiée à l'abri du tapage masculin.

Bonjour ! dit-il avec audace, en s'arrêtant à trois pas.

Un petit souffle d'air passa sur sa moustache tombante. Dans l'ombre du képi, les longs yeux noirs souriaient langoureusement.

Toutounne vit les lèvres de maman trembler sur des mots qui ne sortaient pas ; et elle était certainement aussi pâle que peut l'être une créature vivante.

— Eh bien ! personne ne me dit bonjour ? demanda le bel officier.

Il y avait un nouveau pas, regarda Toutounne : Tu ne me reconnais donc pas, ma fille ?

Mais Marie-Ange venait de bondir. Elle fut devant lui, très près de lui. Sa parole entrecoupée sembla, sur les moustaches soyeuses, passer comme le petit souffle d'air de tout à l'heure.

— Quel est-ce que tu viens faire ici ? Comment oses-tu venir ici ?

Il prit un air indulgent, avançant les mains.

— Allons, Minouche... Allons ! Ne fais pas la méchante... c'est ma première permission, et je viens le voir... Tu ne vas pas me recevoir comme ça !

Le rire court de Mme Villeroy déchira le printemps, le printemps où chantait ce merle soliste.

— Tu as besoin d'argent, n'est-ce pas ? Il était devenu pâle, lui aussi, Toutounne le vit mordre cette belle moustache, descendue comme celle des Gaulois.

Mme Villeroy regardant à son tour Toutounne :

— Je ne veux pas te dire ce que je pourrais le dire. Je respecte ton fils, je respecte trop cette maison de mes parents pour...

Ce fut lui qui ricana.

— Tiens ! Tiens ! Voilà du nouveau, par exemple ! Minouche a pris sa bécote au sérieux ! Minouche est devenue mère de famille... C'est vraiment très drôle !

Elle tregna, les yeux éteints, les narines ouvertes.

— Va-t'en ! C'est la seule chose que je te reste à faire ! Va-t'en ! Et que jamais plus je n'entende parler de toi !

Adèle qui venait, un plateau dans les mains, eut un petit cri de surprise en voyant son maître, puis s'esquiva prudemment.

— Tiens ! Tu as toujours Adèle ? dit M. Villeroy d'un air qu'il voulait très naturel.

— Asses !

Marie-Ange s'était dressée. Elle leva la main comme pour le souffleter. Il attrapa cette main au vol, et la maintint fortement par le poignet. Cela fit un ensemble de gestes assez brutal ; et Toutounne, terrifiée, se mit à crier et à pleurer, en se jetant sur sa mère.

— Va-t'en ! Toutounne ! dit M. Villeroy, tout en repoussant l'enfant de sa main restée libre.

Mais la petite, au contraire, s'accrocha plus sauvagement.

— Maman ! Maman !

— Toutounne ne s'en ira pas ! cria la jeune femme. Elle restera là, avec moi. Elle sait ce que tu es, d'abord !

Il lâcha brusquement le poignet empressé, recula.

— Allons ! dit-il. Je vois que tu es devenue tout à fait ridicule.

Pivotant sur ses talons, il sifflota, revint, et, sur un ton péremptif :

— Ecoute ! Asses de bêtises comme ça. Je vais obtenir mon changement. On va m'envoyer dans peu de temps à Alger. Tu ne veux pas y revenir avec moi ?

Une malice passait sur sa figure aux beaux traits. Il avait mis sa tête de côté.

Sur de lui, paisible, il était le séducteur qui reprend sa proie un instant libérée.

Marie-Ange avait croisé les bras, et elle le regardait en hochant de pitié la tête. Toutounne, toujours accrochée à elle, ne la quittait pas des yeux. Elle comprenait obscurément que c'était la suprême partie qui se jouait, celle dont son pauvre petit bonheur était l'enjeu.

— Alger... continua-t-il, comme s'il racontait une belle histoire à quelque enfant.

## Les préliminaires de paix

Par une lettre adressée à M. Paul Deschanel, président de la Chambre, M. Maurice Dutreil, député de la Mayenne, vient de demander que des ordres soient donnés afin que les journaux allemands soient de nouveau — comme avant la guerre — mis à la disposition des députés dans la salle des Conférences.

M. Dutreil ajoute :

« Les journaux ayant publié le texte des préliminaires du traité de paix et la reproduction en étant interdite aux journaux français, la lecture des feuilles allemandes est actuellement le seul moyen que les représentants de la nation ont de connaître le texte et de méditer des aujourd'hui sur les conséquences de la décision qu'ils auront à prendre. »

Il vous apparaît, je n'en doute pas, que, tous les peuples de l'Allemagne étant maintenant au courant des volontés des plénipotentiaires de la Conférence de la paix, la communication de ces volontés aux membres du Parlement français par la voie de la presse allemande ne présente aucun caractère révolutionnaire et ne risque pas de compromettre la paix du monde à venir. »

## Le général Humbert à Fiume

ROME, 17 mai. — Le général français Humbert, commandant de la 3<sup>e</sup> armée, est arrivé aujourd'hui à Fiume. Le général Grazioli, gouverneur de la ville, s'est rendu à bord. L'entretien entre les deux généraux a été empreint de la plus grande cordialité.

## Des permissions pour les soldats des classes 1907 et 1908

M. Henri Coutant, député de la Seine, vient d'écrire au président du Conseil, ministre de la Guerre, pour lui demander de bien vouloir accorder aux hommes des armées de terre des classes 1907 et 1908 des permissions de quinze jours renouvelables, de même que le ministre de la Marine vient d'en accorder aux hommes des mêmes classes de l'armée de mer.

maussade. Alger... Les randonnées dans l'auto du colonel... Les salons du Gouverneur... La maison de mes parents, qui nous est ouverte, avec son luxe et son confort... Les promenades à cheval dans le Sahel... Le yacht du baron Lorge... La bonne petite vie d'autrefois, avec son Charles qui l'aimera bien... qui la câlinera bien...

Elle haussa furiusement les épaules. — Ça ne sait même pas qu'il y a la guerre !

— La guerre ?... répliqua-t-elle. Oh ! tu sais...

Puis, refaisant un pas vers elle :

— Eh ! bien, Minouche ?... Ça ne te dit rien, tout ça ?

Peu à peu remplis d'une âme glaciale, les yeux pâles le dévisageaient. Devant eux, sans doute, une comparaison faisait miroiter sa double image. Marie-Ange voyait sa première jeunesse trépidante, angoissée, bousculée, banalisée, face à ses trente-cinq ans d'aujourd'hui, si poétique, si doucement bercés par l'amour adorable d'une petite fille, au fond du vieux manoir de la race, dans la paix et l'enchantement de la bonne campagne, consolatrice des cœurs affligés.

Le merle, dans le hêtre, chanta : « Toutounne ! Toutounne ! » Tous les oiseaux du printemps continuèrent : « Reste ici ! Reste ici ! »

Mme Villeroy ne sut pas dire ce qu'il y avait de changé dans sa vie, et que sa jeunesse fatiguée avait maintenant compris autre chose que son premier passé de femme. Elle traduisit comme elle put ce qu'il y avait en elle de confus et d'irrévocable.

Calme, très froide, elle articula lentement :

— C'est sans doute parce que la maltrousse le temps et parce que tu n'as plus le sou, que tu viens me chercher pour aller vivre, avec ces crochets de tes parents, même si je ne te méprisais pas comme je te méprise, la vie que tu m'offres ne serait plus possible. Je ne t'aime plus, comprends-tu ? C'est fini. Alors, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, ton Alger, tes autos, tes parties de plaisir ? Ici, je suis chez moi, chez nous, avec ma fille. Malgré la guerre, nous sommes heureux. Nous sommes bien... Alors laisse-moi tranquille, maintenant ! Va-t'en où tu voudras... Fais ce que tu voudras... Nous, nous restons toutes les deux au manoir... N'est-ce pas, Toutounne ?

Elle seerra contre elle la fillette, qui la regardait tendrement. M. Villeroy, pendant une minute, les considéra, sans parler. Elles étaient toutes deux, maintenant, deux amies, deux douleurs alliées, deux poésies, deux femmes. Il était seul, devant elles, avec son désordre, ses brutalités, ses égoïsmes, ses indolences, ses vanités, son vacarme.

Après lui murmura :

— C'est dit... Tu ne veux pas revenir ?

Elle



## TROIS CROIX DE GUERRE

Le général Berdoulat, gouverneur de Paris, s'est rendu, hier, à l'hôpital Rothschild de la rue Mareillet, pour y faire la remise solennelle des insignes de la croix de guerre à la baronne Henri de Rothschild, à Mme Van Cleef et à Miss Elsie de Wolf.

En quelques paroles émus, le général Ber-



M. VAN CLEEF, MISS ELSIE DE WOLF ET LA BARONNE HENRI DE ROTHSCHILD

doulat a rappelé avec quel dévouement, quelle charité infatigable, quel mépris du danger ces vaillantes infirmières ne cessèrent de se prodigier auprès des soldats blessés, pendant plus de quatre années.

Le gouverneur militaire de Paris, qui avait

apprès de lui l'amiral Fournier, S. A. S., le

prince de Monaco et le médecin inspecteur

principal général Rouget, conféra ensuite la

croix de la Légion d'honneur au sous-lieutenant

aviateur de La Frezelière, qui fut très

grièvement blessé et déjà six fois glorieuse-

ment cité. Ce vaillant officier est déjà titulaire

de la médaille militaire.

LES COURS

— Les funérailles de Mme la comtesse de

Paris ont eu lieu, à Weybridge, dans la vieille

église Saint-Charles. Après le service, célébré

par le Révérend John Higgins, Mr. Brown, vic-

taire général du diocèse de Southwark, a donné

l'absoute. Le cercueil, recouvert du drapeau

français, a été déposé dans la mausolée des

Bourbons, auprès du comte de Paris.

— L'AM. M. le roi et la reine d'Angleterre,

S. A. R. le prince Albert et S. M. la reine

Alexandra s'étaient fait représenter à la cé-

rémonie, à laquelle assistaient également l'am-

bassadeur d'Espagne et le comte Figueras, re-

présentant la reine Amélie.

Le roi Manuel, le ministre de Danemark,

les chargés d'affaires italiens et belges suivirent

le deuil, qui était conduit par le duc d'Or-

léans, le duc de Montpensier, le duc de Guis-

se, le duc de Vendôme.

INFORMATIONS

— C'est hier qu'a eu lieu, ainsi que nous

l'avons annoncé, S. place Vendôme, le vernis-

sage de l'exposition des Pages de grandes

dames. S. A. R. Mme la duchesse de Ven-

dôme, présidente de cette manifestation, avait

honoré de sa présence cette réunion, accom-

panée de S. A. R. la princesse de Bourbon-

Siège, sa fille.

— Parmi les dames exposantes et présentes :

duchesse d'Uzes douairière, duchesse de Rohan

douairière, duchesse de Luynes, princesse La-

cién Murat, princesse Jacques de Broglie,

princesse de La Tour d'Auvergne, née Pleu-

martin ; duchesse de Montmorency, marquise

de Talleyrand-Périgord, comtesse Mathieu de

Noailles, comtesse Gabriel de La Rochehou-

cauld, marquise de l'Aigle, comtesse Joachim

Murat, comtesse Guy de Lubersac, comtesse

Gaston de Montesquiou-Fezensac, comtesse A.

de Chabrillan, princesse de La Tour d'Au-

vergne, comtesse Vera de Talleyrand-Périgord,

princesse de Poggio-Suasa, comtesse Pierre de

Cossé-Brissac, baronne de Baye, comtesse

d'Andlau, marquise de Montesquiou, comtesse

de Boissieu, Mme Rutherford Stuyvesant, etc.

Très particulièrement admirée la « page »

de Mme la duchesse de Vendôme, qui écrivit et

illustra de sa main de très beaux vers de La-

martine.

L'organisation parfaite de cette intéressante

exposition est due au zèle infatigable du comte

Bruneel, si dévoué aux œuvres belges.

MARIAGES

— En l'église Saint-Pierre du Gros-Caillois

a été béni, hier, le mariage du comte d'Aux

de Lescaut, chef d'escadrons au 5<sup>e</sup> dragons,

officier de la Légion d'honneur, décoré de la

croix de guerre, fils du marquis d'Aux de

Lescaut et de la marquise, née de Bouillé, dé-

cédée, avec Mlle de Chazelles, fille de feu le mar-

quis de Chazelles et de la marquise, née de

Bouillé.

Les témoins du mariage étaient : le comte de

Marcy, son cousin germain, et le capitaine

vicomte Roger de Vanssay, chevalier de la

Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre,

son neveu ; ceux de la mariée : le marquis de

Chazelles, décoré de la croix de guerre, son

frère, et le marquis du Crozet, son oncle.

La quête fut faite par le comte de Maumi-

ny, avec Mlle Anne-Marie de Bouillé, et par

le lieutenant de Bouillé, commandant le 16<sup>e</sup>

groupe d'A.C.A.M., décoré de la croix de

guerre, avec Mlle de Montaudouin.

— Demain lundi, à 11 h. 1/2, sera célébré,

dans l'intimité, à la chapelle de la rue de l'As-

somption, le mariage de Mlle Jeanne Leblanc,

filie de M. Maurice Leblanc, membre de l'Ins-

titut, et de Mlle, née Rollet de l'Isle, avec

M. Henri Olivier, ingénieur électricien.

UN PROBLÈME RÉSOLU

Les démobilisés ont intérêt à demander

le paiement immédiat de leur prime de dé-

mobilisation en Bons de la Défense natio-

nale à un an, puisque « Le Bon Génie »,

6 et 8, rue de la Douane, à Paris, les leur

rembourse sans déduction d'intérêts, moitié

en espèces, moitié en marchandises. Notice

et Catalogue Nouveautés et Ameublement

franco.

BRIDES-LES-BAINS

SAVOIE

NOUVELLES AMÉLIORATIONS

OUVERTURE : 15 MAI

TRAINS DIRECTS DE PARIS

EN EXCURSION

ET EN VOYAGE !!!

Emportez un

APPAREIL PHOTO

N'oubliez pas Que

PHOTO-PLAIT

37 et 39, Rue Lafayette, PARIS-OPÉRA

Vend les Meilleures - Cat. gr. sur dem.

21

ON n'a pas accordé une attention suffi-

sante à un détail de cette grève des

chanteurs, qui alimente la chronique

depuis quelques jours. Ce détail est, pourtant,

de la plus haute importance. Songez que ces

messieurs, pour appuyer leurs revendications

professionnelles, nous ont menacés de ne plus

chanter à pleine voix, d'éteindre leurs points

d'orgue et de psalmodier négligemment, sans

se fatiguer, les motets et les alleluia ! Voilà

qui est extrêmement grave. Réfléchissez un peu

à ce qui arriverait si d'autres corporations de

travailleurs se laissaient entraîner à imiter cette

méthode ! Imaginez — pour un instant — ce

que deviendrait la société si, par exemple, les

chanteurs de l'Opéra s'avisait d'articuler

assez mollement pour que l'on ne comprît

plus un mot de ce qu'ils nous racontent ; si les

artistes de café-concert se mettaient à chanter

sans gaieté des couplets dépourvus d'esprit ; si

les auteurs de cinéma accouchaient de films

ineptes ! Supposez — je raisonne par l'absurde !

— qu'on nous présente des tableaux sans des-

sin ni couleur, des poèmes incompréhensibles,

des romans mal écrits et des pièces mal cons-

truites ! Représentez-vous ce qui arriverait si

les postiers retardaient nos lettres de vingt-qua-

tre heures, si les demoiselles du téléphone ne

nous donnaient pas instantanément les commu-

nications, si les trains arrivaient régulièrement

en retard, si les propriétaires refusaient de

louer leurs appartements, si les épiciers s'enten-

daient pour nous refuser du sucre, si les mar-

chands de tabac exigeaient l'absorption de

cigarettes breuvages avant de nous accorder une

sigarette, si M. Lebeureux devenait hargneux

derrière son guichet, si les parlementaires bâ-

claient des lois obscures et incomplètes, si les

chauffeurs de taxis rançonnaient les clients ou

refusaient de les « charger », etc., etc. Ces su-

ppositions donnent le frisson ! Que deviendri-

ous dans un tel monde à l'envers ? Ces chan-

tres ne doutent vraiment de rien !

EMILE.

Avenue des Poilus

MM. Petitjean et Lemarchand, conseillers

municipaux, ont déposé hier, à l'hôtel de

Ville, un projet tendant à donner le nom

d'avenue des Poilus au cours de Vincennes.

Un arc de gloire y serait édifié, et le che-

min de fer de ceinture, qui, par son viaduc,

masquerait l'avenue des Poilus, serait dé-

moli et reconstruit en souterrain.

Jack

La translation des cendres de miss Edith

Cavell, l'héroïque nurse de la Red Cross bri-

tannique, honnêtement, ignominieusement fu-

sillée sur l'ordre de von Bissing, vient d'arri-

ver à Londres.

Et l'on vit, qui suivait le cortège, tirant un

peu la patte, Jack, le bon, le brave chien de

celle à qui l'Angleterre fit de solennelles funé-

raillies. Jack n'a que dix ans, mais les priva-

tions qu'il dut subir — il connut les jours, les

semaines, les mois sans viande — plus en-

core que son âge, ont fait de lui un vieux

chien. Comme le cheval de bataille suit le cer-

cueil de son maître, Jack a suivi la dépouille

mortelle de celle dont il avait été le compa-

gnon fidèle pendant neuf ans, qui avait été

sa distraction, sa famille, et aussi, pendant

sa dure captivité, sa consolation.

Lorsque miss Cavell, superbement, fut

tombée sous les balles du peloton d'exécution,

peu s'en est fallu que les Allemands n'ou-

voysaient Jack à la Fourrière ou, à la bo-

cherie, Chacun hésitait à le recueillir, de

craindre d'être accusé de complicité dans les

crimes reprochés à la nurse.

Mais on aime les chiens, en Belgique, et

puis, Jack, c'était, pour les patriotes belges,

un héritage sacré de l'héroïque nurse, un être

vivant qui avait vécu avec elle ses dernières

heures, qui avait reçu ses dernières caresses ;

aussi, une infirmière de l'Institut du docteur

de Page, Mme Demeyer, vint prendre le chien

à la prison, et, sous les regards narquois des

lourdauds allemands du piquet de garde,

l'emmena, non sans difficulté, car Jack ne

voulait point quitter le lieu où sa maîtresse

était enterrée... Et elle s'en fut tout droit

le conduire vers une des bonnes fées belges qui

avaient été la providence et l'aide de miss Ca-

vell et qui continuèrent son œuvre : la duchesse

douairière de Croix.

Depuis ce jour, Jack a vécu, choyé, au châ-

teau de la Solitude, à Anderghem. Il fut long

à s'habituer ; plusieurs jours il resta sans vou-

loir prendre de nourriture, et, lamentablement,

il aboyait. Si les chiens parlaient, il nous di-

rait, sans doute, qu'il n'a pas oublié...

Sa première sortie fut pour accompagner le

corps de celle qui avait été sa bonne maîtresse,

qui fut une des héroïnes de la Grande

Guerre. — PAUL MÉGIN.

Ceux qui écrivent

Gustave Flaubert, à vingt-cinq ans, hésitait

à écrire, trouvant qu'il n'avait rien à

dire.

Il disait, en effet, dans une lettre à Louis

Bouillier, le poète :

« Écrire ? Pourquoi ? Je me demande à

quoi bon aller grossir le nombre des médi-

ocres (ou des gens de talent, c'est syno-

nyme) et me tourmenter dans un tas de

petites affaires qui, d'avance, me font

hauser les épaules de pitié. Il est beau

d'être grand écrivain, de tenir les hommes

dans la poêle à frire de sa phrase et de les

y faire sauter comme des marions ; il doit

y avoir de détraquants orgueils à sentir qu'on

pèse sur l'humanité de tout le poids de

son idée ; mais il faut, pour cela, avoir

quelque chose à dire. »

Le cinéma rendrait-il louche ?

Au cours d'une inspection médicale dans

une école anglaise, le Dr Pollack fut frappé

de trouver, dans les classes des petits de

trois à six ans, quantité d'enfants qui lou-

chaient. Après enquête, il apprit qu'ils

allaient au cinématographe deux ou trois

fois par semaine. Il fit, d'ailleurs, des re-

marques analogues dans d'autres écoles.

Chez les élèves plus âgés amateurs de ci-



# INSTRUIRE EN AMUSANT

## UNE NOUVELLE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT

Elle a été imaginée par une Italienne, M<sup>me</sup> Montessori, et essayée en France sous l'impulsion d'une Américaine, miss Cromwell. Elle fait appel à la curiosité et au plaisir de l'enfant.



LES CLASSES MONTESSORI A PARIS ET A FONTENAY-AUX-ROSES

En haut : 1° La classe en plein air et les jardins des enfants à Fontenay ; 2° Une classe de petits de trois à six ans. En bas : 1° Le « matériel » de l'analyse grammaticale et celui des quatre opérations ; 2° L'enseignement de l'écriture par le tact.

Quand j'arrivai, la classe venait de finir. Les enfants sortaient. La maîtresse leur dit doucement : « Mes enfants, voici un monsieur qui est venu pour voir comment vous étudiez. Voulez-vous recommencer pour le lui montrer ? »

Sans que leurs visages trahissent de l'ennui, ces enfants, de trois à huit ans, rentrent dans la classe, s'assirent à leurs petites tables individuelles, et reprirent leur travail où ils l'avaient laissé, avec l'air tranquille et absorbé de ceux qui jouent.

Evouant mon enfance, je songeai à la grosse déception qui eût été mienne si j'avais retardé la récréation impatientement attendue.

Un air de liberté, d'aisance, de responsabilité régnait dans la petite classe. Des regards francs, qui n'étaient voilés ni de défi ni de soumission. La maîtresse évoluait et donnait des conseils doux et brefs. Je ne sentais point flotter le principe d'autorité.

Petite république enfantine, harmonieuse et heureuse. Ces enfants étaient comme j'aurais voulu depuis toujours que les enfants fussent. Avant de pénétrer les principes de cette « méthode Montessori », je percevais

un fait humain nouveau d'une importance considérable, la racine d'une éducation nouvelle de l'homme. Et je me rappelai sans sourire cette opinion, un jour entendue, « que la méthode Montessori, universellement appliquée, rendrait, après une génération, la guerre inconcevable ».

Ceux-ci, de trois ans environ, sur d'ingénieux cadres, apprenaient à boutonner, à agrafier, à lacer, à fixer ensemble par des pressions deux morceaux d'étoffe. Quand ils savent réaliser ces diverses opérations, ils ne sont pas loin de pouvoir s'habiller tout seuls.

Cette fillette passait deux doigts sur de belles lettres en papier de verre, collées sur un carton lisse; elle apprenait ainsi son alphabet, à la fois par le toucher et par la vue; je l'is comme elle, et ma main elle-même comprit pourquoi l'écriture de tous ces enfants, qui ne tracent jamais de lettres, était si nette et si décidée sur leurs ardoises.

Cette autre calculait une division avec onze chiffres au dividende et trois au diviseur. Elle se servait pour cela de perles de quatre couleurs différentes qu'elle rangeait

sur un carton percé de cent trous. Du premier coup d'œil on comprendait le mécanisme, simple comme l'usage de Christophe Colomb. Le matériel Montessori se compose d'un grand nombre de ces trouvailles. J'avoue à ma honte que j'aurais hésité à entreprendre cette division à la plume, mais qu'avec les perles et le carton percé cela m'aurait amusé, et que j'aurais été certain du résultat.

Si voisine s'adonnait à l'analyse grammaticale et logique. Quel agréable jeu de patience-matériau l'analyse, lorsque je vis cette bambine distribuer les mots découverts de phrases toutes faites, qu'elle tenait dans sa main, sur un carton dont les cases étaient indiquées par les termes fatidiques :  *Sujet, verbe, complément, etc.* Et chaque catégorie était d'un couleur différente, car les couleurs ont un grand rôle dans le système.

En plein air, devant des enfants jardinant, il y avait une rangée de quatre tables. Deux petites filles jouaient avec des jeux de patience géométriques, simples mais subtils, qui éduquent le jugement de l'œil. Une troisième, devant un jeu pareil, avait

les yeux bandés, ce qui développe le sens du toucher.

Devant elles, assis sur l'herbe, deux garçons : l'un maniant des bâtons colorés qui enseignent les éléments des quatre opérations, l'autre construisant une tour de Babel en miniature.

Le matériel Montessori est exécuté à Paris, avec un soin parfait, par des mutilés de guerre. Sa beauté suffit à inspirer à l'enfant le désir de ne point l'abîmer.

Les enfants viennent parfois à l'atelier voir les mutilés fabriquer les objets, dont je n'ai décrit aujourd'hui qu'un petit nombre, et qui transforment le travail en plaisir plein de découvertes, — et les mutilés vont parfois dans les classes voir les enfants se servir du matériel qu'ils, manchots, aveugles, blessés, ont fabriqué.

Mme Montessori, Italienne, qui vit à Rome, a exposé scientifiquement sa méthode dans un livre général et vivant.

Cette méthode est à l'essai en France, grâce à l'inlassable foi de miss M. Cromwell, une Américaine.

Les résultats en sont si décisifs que les essais vont être étendus. — H. P. R.

### La grève des employés de banque n'est que suspendue

On avait cru terminée la grève des employés de banque, un accord étant intervenu entre employeurs et employés, et le travail devant reprendre demain lundi.

Il y a bien, en effet, un accord consenti de part et d'autre par-devant le ministre du Travail, mais, hier matin, au cours d'une réunion tenue au Palais de la Mutualité, les grévistes ont adopté un ordre du jour déclarant « que la grève n'est pas terminée, mais suspendue, et que leurs revendications restent entières ». L'accord signé n'est donc que transactionnel. Cependant, demain, tous les employés seront au travail.

### Les incidents du 1<sup>er</sup> Mai

Le capitaine Bouchardon a entendu, hier, M. Levasseur, député du quinzième arrondissement, à propos des manifestations du 1<sup>er</sup> mai. M. Levasseur ne sait rien des faits, mais, après l'affaire de Lormé, a vu, au coin de la rue Louis-le-Grand, une mare de sang par terre. Il a déclaré avoir vu des agents tirer en l'air.

### Le collier du prince d'Orléans

M. Cluzel, juge d'instruction, a fait procéder à l'ouverture du coffre-fort et à la vérification de son contenu. Le collier en or, y a trouvé est très beau, en effet, mais, au lieu des cent quarante-huit perles décrites par le prince Antonio d'Orléans, le collier actuel ne compte que cent six perles. L'expertise est chargée d'établir son identité.

### L'affaire Girard

M. Bonin a interrogé hier, en présence de son défenseur, M<sup>re</sup> Henri Cautel, le courtier Girard, à raison de la déclaration faite à l'instruction par Mlle Marie Loisel, domestique chez Mme Douéteau, l'amie de Girard.

Mlle Loisel avait déclaré que, peu avant leur arrestation, elle avait vu Girard et Mme Douéteau retirer du coffre-fort une liasse de papiers qu'ils détruisirent. Sur un débris elle avait lu le mot « Assurances ». Une confrontation devait avoir lieu, mais Mlle Loisel ne s'est pas présentée. Les deux inculpés ont continué à nier vigoureusement.

### Le Congrès des cheminots

Le Congrès des cheminots s'est terminé, hier soir, par le vote, à 7 heures, de l'ordre du jour suivant :

« Le 2<sup>e</sup> congrès de la Fédération des chemins de fer, au moment de terminer ses travaux, se félicite de ce que les questions relatives tant à l'organisation syndicale qu'aux revendications corporatives aient pu être traitées à fond avec la plus grande courtoisie et le respect de la pensée des militants de toutes tendances. Il se déclare certain que, d'accord sur le but à réaliser, tous les cheminots seront, demain, unanimement associés dans l'action qu'engagera la Fédération pour faire aboutir rapidement les revendications formulées par le congrès.

« Il engage tous les syndicats à intensifier la propagande et à poursuivre d'une façon inlassable l'éducation des syndiqués pour que la transformation de la Société des chemins de fer soit assurée, et que les incombances aux cheminots dans la Société de demain.

« Il s'associe pleinement aux protestations de la C.G.T. contre une paix d'anxiété, contre une intervention armée en Russie, contre l'impôt sur les salaires, pour une démobilitation immédiate et pour une amnistie complète et rapide. »

### 10.262.349.293 francs

C'est le chiffre des dépenses ordinaires du budget des services civils pour 1919

La commission du budget a achevé, hier, l'examen du budget rectificatif des services civils de l'exercice 1919. Ce budget s'élève, en recettes, à 10.027.329.78 francs, et en dépenses à 10.262.349.293 francs.

Une réduction totale de 48.012.462 francs sur les dépenses a été apportée par la commission aux propositions gouvernementales. M. Louis Marin a été autorisé à déposer son rapport général.

### Bourse de Paris du 17 mai 1919

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET			MARCHÉ EN BANQUE		
50/50 1917...	87 75	87 75	Orléans 1917...	358 50	358 50
40/40 1917...	72 50	72 50	Orléans 1918...	380 50	380 50
30/30 1917...	62 50	62 50	Orléans 1919...	405 50	405 50
20/20 1917...	52 50	52 50	Orléans 1920...	430 50	430 50
10/10 1917...	42 50	42 50	Orléans 1921...	455 50	455 50
5/5 1917...	32 50	32 50	Orléans 1922...	480 50	480 50
0/0 1917...	22 50	22 50	Orléans 1923...	505 50	505 50
100/100 1917...	12 50	12 50	Orléans 1924...	530 50	530 50
200/200 1917...	2 50	2 50	Orléans 1925...	555 50	555 50
300/300 1917...	1 50	1 50	Orléans 1926...	580 50	580 50
400/400 1917...	0 50	0 50	Orléans 1927...	605 50	605 50
500/500 1917...	0 50	0 50	Orléans 1928...	630 50	630 50
600/600 1917...	0 50	0 50	Orléans 1929...	655 50	655 50
700/700 1917...	0 50	0 50	Orléans 1930...	680 50	680 50
800/800 1917...	0 50	0 50	Orléans 1931...	705 50	705 50
900/900 1917...	0 50	0 50	Orléans 1932...	730 50	730 50
1000/1000 1917...	0 50	0 50	Orléans 1933...	755 50	755 50
1100/1100 1917...	0 50	0 50	Orléans 1934...	780 50	780 50
1200/1200 1917...	0 50	0 50	Orléans 1935...	805 50	805 50
1300/1300 1917...	0 50	0 50	Orléans 1936...	830 50	830 50
1400/1400 1917...	0 50	0 50	Orléans 1937...	855 50	855 50
1500/1500 1917...	0 50	0 50	Orléans 1938...	880 50	880 50
1600/1600 1917...	0 50	0 50	Orléans 1939...	905 50	905 50
1700/1700 1917...	0 50	0 50	Orléans 1940...	930 50	930 50
1800/1800 1917...	0 50	0 50	Orléans 1941...	955 50	955 50
1900/1900 1917...	0 50	0 50	Orléans 1942...	980 50	980 50
2000/2000 1917...	0 50	0 50	Orléans 1943...	1005 50	1005 50
2100/2100 1917...	0 50	0 50	Orléans 1944...	1030 50	1030 50
2200/2200 1917...	0 50	0 50	Orléans 1945...	1055 50	1055 50
2300/2300 1917...	0 50	0 50	Orléans 1946...	1080 50	1080 50
2400/2400 1917...	0 50	0 50	Orléans 1947...	1105 50	1105 50
2500/2500 1917...	0 50	0 50	Orléans 1948...	1130 50	1130 50
2600/2600 1917...	0 50	0 50	Orléans 1949...	1155 50	1155 50
2700/2700 1917...	0 50	0 50	Orléans 1950...	1180 50	1180 50
2800/2800 1917...	0 50	0 50	Orléans 1951...	1205 50	1205 50
2900/2900 1917...	0 50	0 50	Orléans 1952...	1230 50	1230 50
3000/3000 1917...	0 50	0 50	Orléans 1953...	1255 50	1255 50
3100/3100 1917...	0 50	0 50	Orléans 1954...	1280 50	1280 50
3200/3200 1917...	0 50	0 50	Orléans 1955...	1305 50	1305 50
3300/3300 1917...	0 50	0 50	Orléans 1956...	1330 50	1330 50
3400/3400 1917...	0 50	0 50	Orléans 1957...	1355 50	1355 50
3500/3500 1917...	0 50	0 50	Orléans 1958...	1380 50	1380 50
3600/3600 1917...	0 50	0 50	Orléans 1959...	1405 50	1405 50
3700/3700 1917...	0 50	0 50	Orléans 1960...	1430 50	1430 50
3800/3800 1917...	0 50	0 50	Orléans 1961...	1455 50	1455 50
3900/3900 1917...	0 50	0 50	Orléans 1962...	1480 50	1480 50
4000/4000 1917...	0 50	0 50	Orléans 1963...	1505 50	1505 50
4100/4100 1917...	0 50	0 50	Orléans 1964...	1530 50	1530 50
4200/4200 1917...	0 50	0 50	Orléans 1965...	1555 50	1555 50
4300/4300 1917...	0 50	0 50	Orléans 1966...	1580 50	1580 50
4400/4400 1917...	0 50	0 50	Orléans 1967...	1605 50	1605 50
4500/4500 1917...	0 50	0 50	Orléans 1968...	1630 50	1630 50
4600/4600 1917...	0 50	0 50	Orléans 1969...	1655 50	1655 50
4700/4700 1917...	0 50	0 50	Orléans 1970...	1680 50	1680 50
4800/4800 1917...	0 50	0 50	Orléans 1971...	1705 50	1705 50
4900/4900 1917...	0 50	0 50	Orléans 1972...	1730 50	1730 50
5000/5000 1917...	0 50	0 50	Orléans 1973...	1755 50	1755 50
5100/5100 1917...	0 50	0 50	Orléans 1974...	1780 50	1780 50
5200/5200 1917...	0 50	0 50	Orléans 1975...	1805 50	1805 50
5300/5300 1917...	0 50	0 50	Orléans 1976...	1830 50	1830 50
5400/5400 1917...	0 50	0 50	Orléans 1977...	1855 50	1855 50
5500/5500 1917...	0 50	0 50	Orléans 1978...	1880 50	1880 50
5600/5600 1917...	0 50	0 50	Orléans 1979...	1905 50	1905 50
5700/5700 1917...	0 50	0 50	Orléans 1980...	1930 50	1930 50
5800/5800 1917...	0 50	0 50	Orléans 1981...	1955 50	1955 50
5900/5900 1917...	0 50	0 50	Orléans 1982...	1980 50	1980 50
6000/6000 1917...	0 50	0 50	Orléans 1983...	2005 50	2005 50
6100/6100 1917...	0 50	0 50	Orléans 1984...	2030 50	2030 50
6200/6200 1917...	0 50	0 50	Orléans 1985...	2055 50	2055 50
6300/6300 1917...	0 50	0 50	Orléans 1986...	2080 50	2080 50
6400/6400 1917...	0 50	0 50	Orléans 1987...	2105 50	2105 50
6500/6500 1917...	0 50	0 50	Orléans 1988...	2130 50	2130 50
6600/6600 1917...	0 50	0 50	Orléans 1989...	2155 50	2155 50
6700/6700 1917...	0 50	0 50	Orléans 1990...	2180 50	2180 50
6800/6800 1917...	0 50	0 50	Orléans 1991...	2205 50	2205 50
6900/6900 1917...	0 50	0 50	Orléans 1992...	2230 50	2230 50
7000/7000 1917...	0 50	0 50	Orléans 1993...	2255 50	2255 50
7100/7100 1917...	0 50	0 50	Orléans 1994...	2280 50	2280 50
7200/7200 1917...	0 50	0 50	Orléans 1995...	2305 50	2305 50
7300/7300 1917...	0 50	0 50	Orléans 1996...	2330 50	2330 50
7400/7400 1917...	0 50	0 50	Orléans 1997...	2355 50	2355 50
7500/7500 1917...	0 50	0 50	Orléans 1998...	2380 50	2380 50
7600/7600 1917...	0 50	0 50	Orléans 1999...	2405 50	2405 50
7700/7700 1917...	0 50	0 50	Orléans 2000...	2430 50	2430 50
7800/7800 1917...	0 50	0 50	Orléans 2001...	2455 50	2455 50
7900/7900 1917...	0 50	0 50	Orléans 2002...	2480 50	2480 50
8000/8000 1917...	0 50	0 50	Orléans 2003...	2505 50	2505 50
8100/8100 1917...	0 50	0 50	Orléans 2004...	2530 50	2530 50
8200/8200 1917...	0 50	0 50	Orléans 2005...	2555 50	2555 50
8300/8300 1917...	0 50	0 50	Orléans 2006...	2580 50	2580 50
8400/8400 1917...	0 50	0 50	Orléans 2007...	2605 50	2605 50
8500/8500 1917...	0 50	0 50	Orléans 2008...	2630 50	2630 50
8600/8600 1917...	0 50	0 50	Orléans 2009...	2655 50	2655 50
8700/8700 1917...	0 50	0 50	Orléans 2010...	2680 50	2680 50
8800/8800 1917...	0 50	0 50	Orléans 2011...	2705 50	2705 50
8900/8900 1917...	0 50	0 50	Orléans 2012...	2730 50	2730 50
9000/9000 1917...	0 50	0 50	Orléans 2013...	2755 50	2755 50
9100/9100 1917...	0 50	0 50	Orléans 2014...	2780 50	2780 50
9200/9200 1917...	0 50	0 50	Orléans 2015...	2805 50	2805 50
9300/9300 1917...	0 50	0 50	Orléans 2016...	2830 50	2830 50
9400/9400 1917...	0 50	0 50	Orléans 2017...	2855 50	2855 50
9500/9500 1917...	0 50	0 50	Orléans 2018...	2880 50	2880 50
9600/9600 1917...	0 50	0 50	Orléans 2019...	2905 50	2905 50
9700/9700 1917...	0 50	0 50	Orléans 2020...	2930 50	2930 50
9800/9800 1917...	0 50	0 50	Orléans 2021...	2955 50	2955 50
9900/9900 1917...	0 50	0 50	Orléans 2022...	2980 50	2980 50
10000/10000 1917...	0 50	0 50	Orléans 2023...	3005 50	3005 50

### Chemin de fer de Paris à Orléans

Le régime de l'enregistrement et du transport des bagages sur le réseau d'Orléans est, à l'heure actuelle, le suivant :

a) Voyageurs ordinaires. — Les objets de toute nature sont admis à l'enregistrement dans tous les trains, à l'exception toutefois des bagages liquides en fûts, fûts vides, oranges, pommes à cidre, voitures, emballages vides montés, réceptifs vides et meubles.

Il est accepté 60 kilos d'excedent au maximum par voyageur.

b) Commissionnaires-messagers. — Les commissionnaires-messagers sont admis dans les trains de service journalier et dans les trains omnibus et peuvent y faire enregistrer leurs bagages liquides en fûts, fûts vides, oranges, pommes à cidre, voitures, emballages vides montés, réceptifs vides et meubles.

Il est accepté 60 kilos d'excedent au maximum par voyageur.

c) Voyageurs de commerce. — Les voyageurs de commerce continuent à pouvoir faire enregistrer leurs bagages jusqu'à concurrence de 60 kilos d'excedent par enregistrement, sous les mêmes formalités qu'antérieurement.

</



# MÉMOIRES DE GUERRE INÉDITS

## du MARÉCHAL FRENCH

Copyright by "Excelsior" (France), "Daily Telegraph" (England) and "New-York Herald" (United States of America) 1919.

### CHAPITRE VII LA BATAILLE DE L'AINSE ET SON DÉVELOPPEMENT JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE

(Suite)

Le 1<sup>er</sup> C. A. étant toujours soumis à de constantes et rudes attaques, je réorganisai Haig, le 18, avec une brigade de la 6<sup>e</sup> D. I. et j'établis le reste de la division dans une position plus centrale. Mon désir d'avoir des réserves me poussa aussi à déplacer la division de cavalerie de Gough, alors derrière le 1<sup>er</sup> C. A., pour remplir cet office. Le point saillant des dispositions prises ce jour-là fut un ordre de Joffre d'après lequel la 1<sup>re</sup> armée devait assumer le rôle défensif, sur la ligne Soissons-Vic-sur-Aisne-Tracy-le-Val-Bailly, pendant la formation d'une nouvelle armée, comportant quatre corps d'armée (IV, XIV, XV, XX, C. A.), et deux corps de cavalerie.

Cette armée devait se concentrer immédiatement au nord-ouest de Noyon. L'intention du commandement était qu'elle opérât en direction de l'est, contre le flanc ennemi. Elle était placée sous les ordres du général de Castelnau.

J'avais déjà apprécié le grand privilège d'avoir connu de près cet éminent général français, quelques années avant la guerre ; à cette époque, j'avais assez vu de son superbe caractère, de son vrai caractère de soldat, de sa grande compétence comme chef, pour n'être point surpris quand la guerre actuelle eut révélé ce qu'il était.

Bien que Castelnau et son armée n'aient pas réussi à envelopper le flanc ennemi et à le forcer à la retraite, je crois que l'histoire décernera à ce grand général la gloire d'avoir commandé l'armée qui planta le premier clou dans le cerceuil des Allemands : c'est le coup porté par son armée qui changea le front, d'une ligne est-ouest en une ligne nord-sud, Castelnau, par l'habileté de son commandement, jeta les premiers fondements du grand mur de forteresse qui était destiné à dresser entre les Allemands et leurs principaux objectifs une infranchissable barrière.

#### Un éclair de génie

En dirigeant ce grand mouvement comme il le fit, il faut reconnaître, une fois de plus, au maréchal Joffre un de ces éclairs de génie militaire tels qu'on n'en voit jamais de plus grand dans les annales de la guerre.

Un exemple assez significatif et plaisant de l'ingéniosité de Haig nous fut donné le 19 septembre. Il s'arrangea avec les zouaves à sa droite et leur livra 10.000 rations de bœuf bouilli contre le prêt de deux canons lourds.

On estimait que les attaques des Allemands contre le 1<sup>er</sup> C. A. avaient dû, jusqu'à ce moment, leur coûter au moins 7.000 hommes. Les cadavres ennemis couvraient le sol devant nos tranchées.

Le combat du 19 septembre demeura toujours dans la mémoire des Français. C'est ce jour-là, en effet, que l'artillerie allemande détruisit presque complètement la cathédrale de Reims.

Le 20, j'eus une longue conférence avec Haig, à son Q. G. ; je vis ensuite ses deux divisionsnaires (Lomax et Munroe), et quelques-uns des brigadiers.

Le 1<sup>er</sup> C. A. était à une vérité, fortement pressé par l'ennemi, mais il repoussa vaillamment toutes les attaques. Néanmoins, ses pertes avaient été fortes et il avait un ardent besoin de repos. En conséquence, je dis à Haig qu'il avait la faculté, en cas de besoin, de se renforcer avec les deux brigades restantes de la 6<sup>e</sup> D. I. (il avait déjà la 1<sup>re</sup> brigade en ligne).

Plus tard, dans la journée, une violente attaque sur le 2<sup>e</sup> D. I. (1<sup>er</sup> Bn The Buffs, 1<sup>er</sup> Bn Leicestershire Regt, 1<sup>er</sup> Bn Shropshire Light Infantry, 2<sup>e</sup> Bn York and Lancaster Regt) à la disposition de Smith-Dorrien. Mes réserves générales ne comprenaient donc plus que la 1<sup>re</sup> brigade de la cavalerie de Gough.

J'assurai Haig qu'il pouvait y faire appel, en cas d'absolue nécessité, mais le pria d'agir si possible sans elles. En effet, bien qu'il fut durement engagé, il termina la journée sans avoir eu besoin du concours de ces troupes.

La position des trois divisions de réserve à la gauche de la 1<sup>re</sup> armée n'était pas sans causer de graves inquiétudes, le développement de la manœuvre de Castelnau vers le nord ne pouvant se faire sentir avant deux ou trois jours environ.

Le 21, je pus opérer, parmi les troupes tenant les tranchées, une relève dont le besoin se faisait grandement sentir. La 1<sup>re</sup> brigade d'infanterie (6<sup>e</sup> D. I.) releva la 7<sup>e</sup> brigade d'infanterie (3<sup>e</sup> D. I.) ; 3<sup>e</sup> Bn Worcestershire Regt, 2<sup>e</sup> Bn South Lancashire Regt, 1<sup>er</sup> Bn Wiltshire Regt, 2<sup>e</sup> Bn Royal Irish Rifles ; la 7<sup>e</sup> brigade, réunie à la 6<sup>e</sup> D. I. en réserve générale à Couvraux. La 1<sup>re</sup> brigade d'infanterie (1<sup>er</sup> Bn Royal Fusiliers, 1<sup>er</sup> Bn North Staffordshire Regt, 2<sup>e</sup> Bn Leicestershire Regt, 3<sup>e</sup> Bn Rifles Brigade) releva la 2<sup>e</sup> brigade (2<sup>e</sup> Bn Worcestershire Regt, 2<sup>e</sup> Bn Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry, 2<sup>e</sup> Bn Highland Light Infantry et 2<sup>e</sup> Bn Connaught Rangers), de la 2<sup>e</sup> D. I., cette grande unité passant avec la 6<sup>e</sup> D. I. en réserve générale à Duizel.

Un résultat significatif des récents combats fut la demande pressante de baïonnettes formulée par la cavalerie.

Ce même jour, sir Henry Rawlinson arriva et se joignit à moi. Le général Snow ayant fait une très grave chute de cheval, je confiai à Rawlinson le commandement temporaire de la 4<sup>e</sup> D. I.

Le général Maxwell, nouvellement nommé inspecteur général des étapes, rendit compte également de son arrivée.

Dans l'après-midi du 22, je me rendis avec Allenby jusqu'à l'extrême droite de la position de Haig, où opérèrent les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> D. I. et ainsi reconnaître exactement le terrain sur lequel combattait le 1<sup>er</sup> C. A.

Du haut du Chemin-des-Dames

Nous montâmes sur les hauteurs au nord de l'Aisne, conduisant au plateau qui prolonge vers le sud le Chemin-des-Dames, si célèbre aujourd'hui. Le terrain était fort boisé jusqu'à la crête du plateau, et la route étroite serpentait parmi de petites groupées de maisons grossièrement bâties et de constructions qui semblaient taillées dans le roc. L'artillerie ennemie cherchait constamment ces routes et les « gros rochers » tombaient tout près. Même à ces moments-là, dans ces endroits, on pouvait voir de tout petits enfants qui jouaient auprès des chemins, inconscients des dangers qu'ils couraient.

Près du sommet de la montagne était un énorme trou, une sorte de cratère, sans doute d'origine volcanique, qui servait de

couvert et de cachette à un fort détachement de soldats marocains en réserve et qui le remplissaient complètement. Eux aussi, comme les enfants, semblaient oublier complètement les gros obus explosifs qui parfois tombaient au milieu d'eux. Etendus là, dans leurs uniformes bleu-ciel et argent, ils formaient le tableau le plus pittoresque.

Dans la nuit du 22, je reçus une lettre de Maunoury, m'informant du repli très probable de l'ennemi devant son front. Il m'avait de son intention de se porter à l'attaque, le 23 à 4 heures, et me priait de le soutenir. J'appris aussi que la 5<sup>e</sup> armée, sur ma droite, préparait de son côté une attaque.

Je pris mes dispositions pour coopérer à ces mouvements. Mais, le 23 au soir, les progrès réalisés étaient très minces. Après cela, tous nos regards étaient ardemment tournés vers le Nord, vers Castelnau ; pour ma part, je tenais plus fermement que jamais que ma propre sphère d'action se trouvait à coup sûr au nord, sur la frontière belge.

La 1<sup>re</sup> armée française réalisa des progrès marqués jusqu'à la fin de septembre, mais qui n'eurent pas pour résultat de forcer l'ennemi à évacuer ses positions de l'Aisne, non plus que de menacer sérieusement son flanc.

Le 26, Castelnau était violemment engagé, et, au soir, il tenait la ligne Ribécourt-Roye-Chaulnes-Bray-sur-Somme, avec une division de cavalerie au nord de la Somme. Ce jour-là, il apparut clairement que le mouvement tournant de la 1<sup>re</sup> armée avait échoué, pour le moment, puisque le 1<sup>er</sup> C. A. n'avait pas trouvé sur sa gauche, au nord de Péronne.

Vers le 30, Castelnau était pratiquement réduit à la défensive, et une nouvelle armée fut créée, avec des unités annexées de l'Est. Cette armée était destinée à exécuter un mouvement tournant, avec la gauche de Castelnau comme pivot.

Il faut signaler, dans le récit des derniers jours de ce mois de septembre, un certain nombre de faits saillants, dont l'influence fut grande sur la suite de la campagne.

Le 28, sir Charles Haddon, grand-maître de l'artillerie, vint à mon Q. G. pour discuter la question de l'armement et des munitions. J'en profitai pour le pénétrer de la terrible infériorité de notre artillerie lourde, par rapport à celle des Allemands ; et j'insistai, avec autant de force que je le pus, pour que la fabrication de cette classe d'artillerie et de munitions lourdes en abondance fut prise immédiatement en main.

#### M. Lloyd George à la rescousse

Ma correspondance officielle avec le ministère de la Guerre, sur cette question vitale, remonte à cette époque, et se continue jusqu'en juin 1915, quand enfin M. Lloyd George vint à la rescousse, et créa une commission de salut national. Tous les Britanniques, à travers le monde, garderont toujours le plus reconnaissant souvenir de ce grand homme d'Etat, comme celui de l'un des plus illustres fils de cet empire.

Ceux seulement qui furent en quelque façon les collaborateurs de M. Lloyd George pendant cette période d'essai peuvent pleinement réaliser la terrible responsabilité qui pesait sur lui, et la difficulté du problème qu'il avait à résoudre. Sa tâche devait s'accomplir en face du poids mort d'une opposition absurde, mais puissante, qu'il lui fallait miner et vaincre.

Je reviendrai, aux dernières pages de ce volume, sur la question du défaut d'armement et en munitions. J'en ai parlé ici, car j'ai la ferme conviction que, si mon avis sur le sujet avait été écouté et adopté à temps, la guerre eût fini beaucoup plus tôt, et d'indélicables souffrances eussent été épargnées au monde civilisé.

Je crois que ce fut le 24 septembre que quelques observateurs de 6 pouces m'arrivèrent, et me furent d'un grand secours. Avant d'aborder les pourparlers avec Joffre qui aboutirent à notre mouvement vers le Nord, je me souvins qu'en ces derniers jours de septembre mon ami Winston Churchill me rendit visite. Je pense à lui, à ce sujet, — ceci sans aucun rapport avec la question d'Anvers, qui n'était pas alors en danger — parce que, à ce moment-là, nous discutâmes ensemble la possibilité d'une action combinée entre l'armée et la marine. C'est alors que nous esquissâmes nos plans d'offensive, montés avec un flanc appuyé à la mer : bien que, par la suite, la chute d'Anvers eût profondément modifié la situation, les principes de notre projet étaient les mêmes que ceux qui trouveront leur application essentielle dans les premiers jours de 1915, ainsi que je le raconterai au moment voulu.

Je ne puis dire assez haut combien me furent précieux, pendant la guerre, les concours et la constante amitié de Winston Churchill. Non seulement, je repoussai toutes attaques avec indignation les honteuses attaques que ses compatriotes menèrent si souvent contre lui, mais je suis heureux d'avoir eu la possibilité de le faire, étant pleinement renseigné sur tous les événements, avec le sentiment exact et profond de l'horrible injustice des charges qu'on accumulait contre mon ami. J'aurai à revenir plus tard sur ce sujet.

#### A l'aile gauche des Alliés ?

Le 29 septembre, j'adressai au généralissime français la note suivante, que le général Wilson lui porta dans la soirée :

« Depuis que notre position dans les lignes françaises a été modifiée par l'avance de la 1<sup>re</sup> armée du général Maunoury sur l'Ourog, j'ai toujours été désireux de reprendre ma position primitive à l'aile gauche des armées alliées. En plusieurs occasions, j'avais songé à suggérer ce mouvement, mais la situation stratégique et tactique de chaque jour avait rendu cette proposition inopportune.

« Aujourd'hui, toutefois, que la situation commence à se dessiner nettement, et que l'avenir immédiat peut être envisagé avec confiance, je veux proposer ma proposition avec toute l'insistance et la force possibles.

« Le moment de mettre à exécution ce mouvement m'apparaît maintenant comme singulièrement favorable.

« En premier lieu, la position de mon armée sur la rive droite de l'Aisne a été complètement organisée et fortifiée.

« En second lieu, j'ai reconnu soigneusement une position éventuelle sur la rive gauche : je l'ai fait fortifier de bout en bout, et elle est prête actuellement à être occupée.

« Les avantages stratégiques du mouvement proposé sont bien plus grands. J'attends l'arrivée de la 7<sup>e</sup> D. I., venant d'Angleterre, en renfort, pour le début de la semaine prochaine.

« Suivant de près cet envoi de renforts, je recevrai d'Angleterre la 3<sup>e</sup> D. C., puis la 8<sup>e</sup> D. I., et simultanément à ce dernier renfort, deux divisions hindoues et une division de cavalerie hindoue.

« En d'autres termes, mes effectifs actuels, comprenant 6 divisions et 2 divisions de cavalerie, seront augmentés, d'un tiers ou



LE TERRAIN DES OPERATIONS DE LA BATAILLE DE L'AINSE

quatre semaines, de 4 divisions et 2 divisions de cavalerie, soit au total : 10 divisions (5 corps d'armée) et 4 divisions de cavalerie.

« Pendant tout le cours de la présente campagne, j'ai dû restreindre à la fois mon initiative et mes mouvements, à cause de la petitesse de mon armée, comparée aux énormes effectifs ennemis.

« Avec une armée de cinq corps et de quatre divisions de cavalerie, je verrai augmenter ma liberté d'action, s'agrandir mon champ d'action, s'élargir mes possibilités d'initiative — et cela, lors de toute proportion avec l'accroissement numérique de mes unités, puisque, précisément, plus de la moitié de mes forces totales consistera en troupes fraîches qui auront à combattre un ennemi déjà fort affaibli par la dureté des combats précédents.

« Une autre raison stratégique pour modifier ma position est le grand avantage que mes divisions trouveront à un raccourcissement de leurs lignes de communications, avantage qui se répèrera également sur vos chemins de fer.

« Il me semble donc que, pour ces raisons stratégiques et tactiques, il est désirable que l'armée britannique reprenne sa position à la gauche de la ligne.

« Reste la question de savoir quand devrait se faire ce mouvement ?

« Je propose de l'exécuter maintenant.

« Toutes nos armées sont immobiles actuellement : les mouvements, les changements de position, les déplacements, exécutés. Une fois la marche en avant commencée, il sera beaucoup plus malaisé de retirer mon armée de la ligne de marche ; d'autre part, un retard apporté au retrait de mon armée de son actuelle position amènera une grande confusion à la fois sur le front et dans le service des voies et communications ; il diminuera grandement la force effective de mon armée dans les opérations qui vont commencer.

« Pour ces raisons, je préconise le transfert de nos troupes de leur position présente à l'extrême gauche de la ligne. Je propose que ce mouvement soit exécuté maintenant.

#### Réponse du général Joffre

Le 30, je reçus la réponse suivante de Joffre :

G. Q. G., 30 septembre 1914.

ETAT-MAJOR, 3<sup>e</sup> BUREAU

Note du général Joffre, commandant en chef les armées françaises, à Monsieur le maréchal French, commandant l'armée britannique.

« S. Exc. le maréchal French a bien voulu attirer l'attention du général commandant en chef sur l'intérêt particulier que présente sa proposition de faire réoccuper par l'armée britannique la position qu'elle tenait primitivement à la gauche des armées françaises.

« Considérant les effectifs toujours grandissants des forces britanniques, cette position offrirait de grands avantages, en allégeant la tâche des chemins de fer français, en diminuant la longueur des lignes de communications britanniques et, par-dessus tout, en donnant à l'armée du maréchal French une liberté d'action et une puissance de manœuvre supérieures à celles qu'elle possédait actuellement.

« L'augmentation des effectifs, qui donnera d'ici peu à l'armée britannique le renfort des 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> D. I. et d'une division de cavalerie, ainsi que de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie venues des Indes, justifie amplement la demande du maréchal. Le général commandant en chef partage sa manière de voir ; il est persuadé que, si ce mouvement avait été possible, dont l'issue n'est pas douteuse, les armées alliées, mais jusqu'à la situation générale n'a pas permis de le mettre à exécution.

« Est-il possible actuellement d'envisager son exécution dans l'avenir ? S. Exc. le maréchal French estime que le moment présent est particulièrement favorable pour son projet. Sur le front britannique, comme sur celui des VI, IX<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> armées, la situation est, pour ainsi dire, inchangée. Depuis tantôt plusieurs jours, les armées du front ont été accrochées (1) au terrain sans réaliser aucune avance réelle. Sur ces fronts, des périodes de calme ont alterné avec de violentes attaques. Mais le général en chef tient à souligner que tel est loin d'être le cas aux ailes.

« En fait, sur la droite, la III<sup>e</sup> armée et une partie de la I<sup>re</sup> ont livré, pendant plusieurs jours, une bataille obstinée aux environs de Saint-Mihiel, dont l'issue n'est pas douteuse, mais dont les résultats ne se sont pas encore fait sentir.

« Sur la gauche, la II<sup>e</sup> armée, qui occupe aujourd'hui l'extrémité de la ligne, a été, voici trois jours, l'objet d'attaques furieuses, qui montrent l'importance que l'ennemi attache à l'écrasement de notre aile.

« Cette armée constituera-t-elle toujours la gauche des forces françaises ? C'est peu probable, parce que le fait que l'armée a été aujourd'hui secourue en deux armées sans aucun doute le général commandant en chef à former une nouvelle armée sur ce point. Les transports de troupes nécessaires par la création de cette armée, formée d'éléments retirés du front, en évitant de laisser des vides dans nos lignes, rendront évidemment notre situation assez délicate pendant quelques jours.

« Si le général commandant en chef a envisagé la possibilité de retirer un certain nombre de corps d'armée sans modifier son

front, il n'a jamais songé à transporter une armée entière, dont le retrait créerait un vide impossible à combler.

« La bataille est engagée depuis le 13 septembre. Il est nécessaire que, pendant cette période de crise, qui aura une influence considérable sur les opérations à venir, chacun maintienne ses positions sans songer à les modifier, et soit prêt à toutes les éventualités.

« Déclenché maintenant, le mouvement envisagé par S. Exc. le maréchal French entraînerait inévitablement des complications, non seulement dans le dispositif des troupes, mais aussi dans l'organisation des trains de ravitaillement. Il pourrait amener, dans le dispositif général de nos armées, une confusion dont il est difficile de déterminer la portée.

« Dispositions envisagées

« Pour les raisons ci-dessus exposées, le général commandant en chef ne peut partager le point de vue du maréchal French quant au moment où le mouvement pourrait être exécuté. D'autre part, il semble possible de le commander, dès aujourd'hui, progressivement, en prenant un certain nombre de dispositions comme suit :

1<sup>o</sup> L'armée britannique pourrait opérer comme l'armée française. Elle est aujourd'hui solidement retranchée sur les positions qu'elle occupe. Tout en maintenant l'intégrité de son front, il lui est, sans aucun doute, possible de retirer un certain nombre de divisions (un corps d'armée, pour commencer) qui pourraient être successivement transportées sur la gauche.

2<sup>o</sup> La division de cavalerie britannique est actuellement sans emploi sur le front ; elle pourrait, tout comme les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> C. A., comme la 8<sup>e</sup> D. C., faire mouvement par voie ferrée ou par route vers l'extrême gauche, et établir là un chaînon de liaison entre l'armée belge et les troupes françaises.

3<sup>o</sup> Les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> D. I. dont l'arrivée est prochaine, pourraient débarquer dans la région de Dunkerque. Elles opéreraient par la suite dans la direction de Lille. Leur action se ferait immédiatement sentir sur le flanc droit de l'armée allemande, qui reçoit chaque jour des renforts. Ces divisions seraient réunies à celles retirées du front.

4<sup>o</sup> Les divisions hindoues, des qu'elles seraient en état de faire campagne, seraient transportées par chemin de fer, pour se réunir aux formations anglaises rassemblées dans la région du Nord ; elles formeraient le noyau auquel se joindraient les autres divisions britanniques, des qu'elles pourraient être transportées.

5<sup>o</sup> Dès que la marche en avant pourra être reprise, le front sera rétréci ; il sera alors possible, pour les Anglais, de faire halte et de glisser par l'arrière, pour se porter sur la gauche de la ligne, tandis que les VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> armées s'efforceraient d'obtenir l'une sur l'autre. Moins il restera d'unités à déplacer, plus facile sera l'opération.

En résumé, le général commandant en chef partage la manière de voir du maréchal French, en ce qu'il est désirable pour l'armée britannique qu'elle soit à la gauche des armées françaises ; il ne peut, toutefois, pas être entièrement du même avis sur le moment où il conviendrait d'effectuer ce mouvement.

« Le général commandant en chef serait reconnaissant à S. Exc. le maréchal French de bien vouloir lui faire savoir s'il partage son opinion sur les propositions énoncées plus haut.

#### L'accord des chefs

Le même jour, je répondis au général Joffre, comme suit :

« Note du maréchal commandant en chef les forces britanniques à S. Exc. le général commandant en chef les armées françaises.

« Le maréchal commandant en chef les forces britanniques a bien reçu la note que S. Exc. le général commandant en chef les armées françaises a bien voulu lui adresser en réponse à son memorandum du 29 courant.

« Sir John French est entièrement d'accord avec le point de vue qui est exposé ; il le réalisera immédiatement de la façon suivante :

1<sup>o</sup> La 2<sup>e</sup> D. C., comprenant deux brigades, sous le commandement du major général Gough, actuellement établie à gauche et en arrière de la ligne tenue par les forces britanniques, se tiendra prête à gagner rapidement telle gare d'embarquement que S. Exc. le général commandant en chef désignera. Elle sera transportée de là sur Lille, si cette ville est désignée comme devant être le premier point de concentration des forces britanniques, quand elles se porteront sur la gauche des armées alliées.

2<sup>o</sup> Dès qu'il pourra disposer du nombre de trains de transport dont le maréchal commandant en chef retirera le 1<sup>er</sup> C. A. qui occupe actuellement le centre de la ligne britannique. Ce corps se concentrera en arrière et se tiendra prêt à faire mouvement par la même route et pour la même destination que la 2<sup>e</sup> D. C.

3<sup>o</sup> De même, la 1<sup>re</sup> brigade d'infanterie sera tenue prête à faire mouvement immédiatement après le 1<sup>er</sup> C. A.

4<sup>o</sup> La position centrale de la ligne britannique, tenue maintenant par les forces du 1<sup>er</sup> C. A. sera partagée entre le 1<sup>er</sup> C. A. à gauche et le III<sup>e</sup> C. A. à droite, de façon à joindre les flancs internes des deux corps. La 1<sup>re</sup> D. C. sera en réserve au sud de la rivière ;

5<sup>o</sup> Le maréchal a noté qu'aussitôt qu'un mouvement en avant de la ligne tout entière sera possible, ces deux corps d'armée et la 1<sup>re</sup> D. C. resteront en arrière, leur place étant prise par les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> armées

qui serreront respectivement sur leur droite et sur leur gauche ;

6<sup>o</sup> Le maréchal informera immédiatement le secrétaire d'Etat britannique à la Guerre et le priera d'envoyer aussitôt que possible les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> D. I. via Boulogne et Le Havre pour rejoindre les forces britanniques concentrées à Lille ;

7<sup>o</sup> La division hindoue recevra des instructions pour ses mouvements, conformément aux vues exprimées dans la note du 30 septembre.

« Sir John French espère que ces propositions auront l'approbation du général commandant en chef.

#### Tout prévu

La réponse de Joffre fut la suivante :

1<sup>er</sup> octobre 1914.

« Le général commandant en chef les armées françaises a l'honneur d'acquiescer réception de la lettre de S. Exc. le maréchal commandant l'armée britannique, en date du 30 septembre, et relative aux mouvements qui doivent être exécutés dans l'avenir par cette armée.

« Il est heureux de pouvoir souscrire aux désirs exprimés par le maréchal, et de constater, une fois de plus, l'entière conformité de vues qui existe entre les chefs des armées alliées. Toutefois, étant données les nécessités du service des chemins de fer, il n'est pas possible de commencer l'embarquement des troupes avant l'après-midi du 5 octobre.

« Touchant les points abordés dans la lettre du 30 septembre, et conformément au point de vue exposé par le maréchal, le général commandant en chef suggère les propositions suivantes :

1<sup>o</sup> La 2<sup>e</sup> D. C. (deux brigades sous le commandement du général Gough) ferait mouvement par route, étant donnée la date tardive où les embarquements deviendraient possibles. Son mouvement s'effectuerait en arrière des VI<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> armées, par un itinéraire : Villers-Cotterets-La Croix-Saint-Ouen-Amiens-Saint-Pol-Lille, simultanément avec les 8<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> D. I. françaises ;

2<sup>o</sup> Le II<sup>e</sup> C. A. se porterait vers la zone Longueuil-Pont-Sainte-Maxence, vers le 5 octobre, pour être transporté par chemin de fer dans la région de Lille, la place occupée sur le front par l'armée britannique devant être prise dans les conditions exposées par le maréchal dans sa lettre du 30 septembre ;

3<sup>o</sup> La 1<sup>re</sup> brigade d'infanterie se tiendrait prête à suivre le mouvement du II<sup>e</sup> C. A. ;

4<sup>o</sup> Touchant les deux corps d'armée et la division de cavalerie restant sur le front,

(A suivre)

OFFICIERS  
Sous-officiers  
ET SOLDATS

**POUR DEVENIR  
INGÉNIEUR**

Electricien-Mécanicien - Architecte  
des Travaux publics

suivant l'enseignement technique et scientifique  
par correspondance

de l'ÉCOLE SPÉCIALE DES TRAVAUX PUBLICS  
du BATIMENT et de l'INDUSTRIE

Renseignements gratuits à la Direction :  
1 bis, rue Thénard, PARIS (5<sup>e</sup>)

**SAVON DENTIFRICE VIGIER**

Le Meilleur Antiseptique - 31, Boulevard, 12, 8<sup>e</sup> Bonaparte, Paris

**La Bretelle "Gallica"**

A DOS AUTO-AJUSTEUR  
ne gêne aucun mouvement du corps

Breveté S. G. D. G.

Pattes tissu boutonnières  
"INUSABLES"

Bouclerie inoxydable  
par procédés nouveaux

VENTE EN GROS :  
48, rue de Bondy, PARIS

En vente dans toutes les bonnes maisons

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

**IMPERMÉABLES "SIDAL"**

CHIC SUPRÊME - Coupe Irréprochable - CRÉATION INIMITABLE

SÉRIES PRATIQUES pour Hommes et Dames en Gabardine

MODÈLES Haute Couture en soie caoutchoutée  
pour la Ville et le Théâtre, pour DANES, FILLETES et ENFANTS

EN VENTE dans tous les Magasins de 1<sup>er</sup> ordre  
MAGASIN d'EXPOSITION et d'EXPORTATION, 5, Avenue de l'Opéra

**LES ÉTUDES CHEZ SOI**

L'enseignement de  
**l'École Universelle**  
par correspondance de Paris

permet de faire, chez soi, dans le minimum de temps et avec le minimum de frais, les études suivantes :

Études secondaires complètes. — Études primaires et primaires supérieures complètes. — Préparation aux brevets et baccalauréats. — Préparation aux professorats. — Préparation aux licences de lettres, sciences, droits. — Préparation aux emplois administratifs, etc., etc...

Aucun autre établissement d'enseignement ne peut faire état d'autant de succès que

**L'École Universelle**  
dont les élèves ont été reçus par milliers aux examens et concours publics.

**L'École Universelle**  
10, rue Chardin, Paris (16<sup>e</sup>), adresse gratuitement, sur simple demande, sa brochure explicative n° 19.







